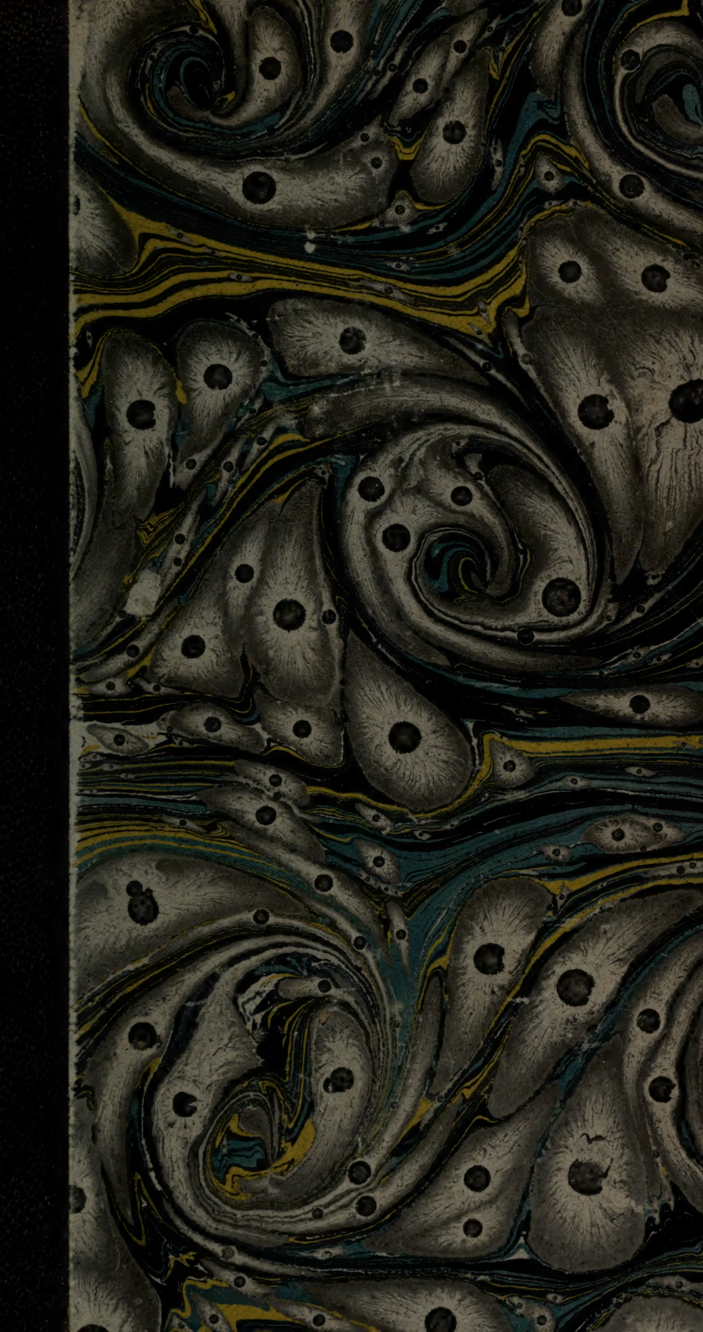
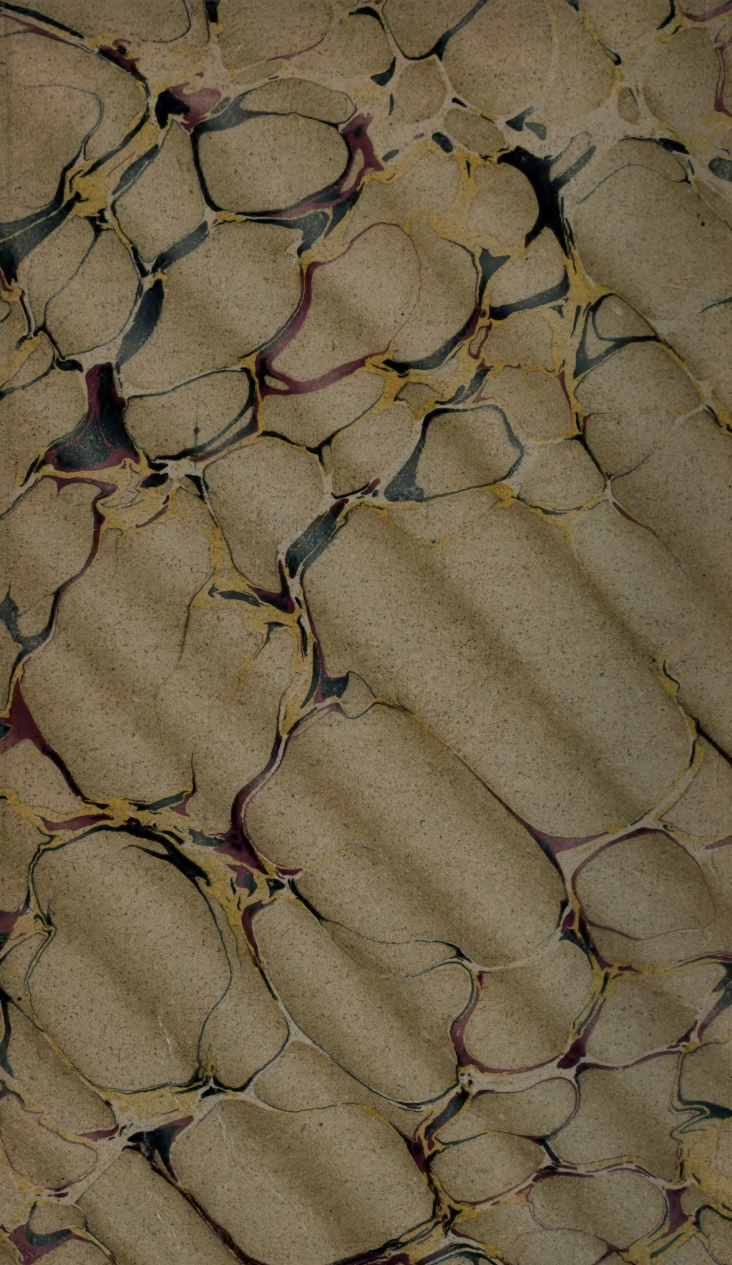
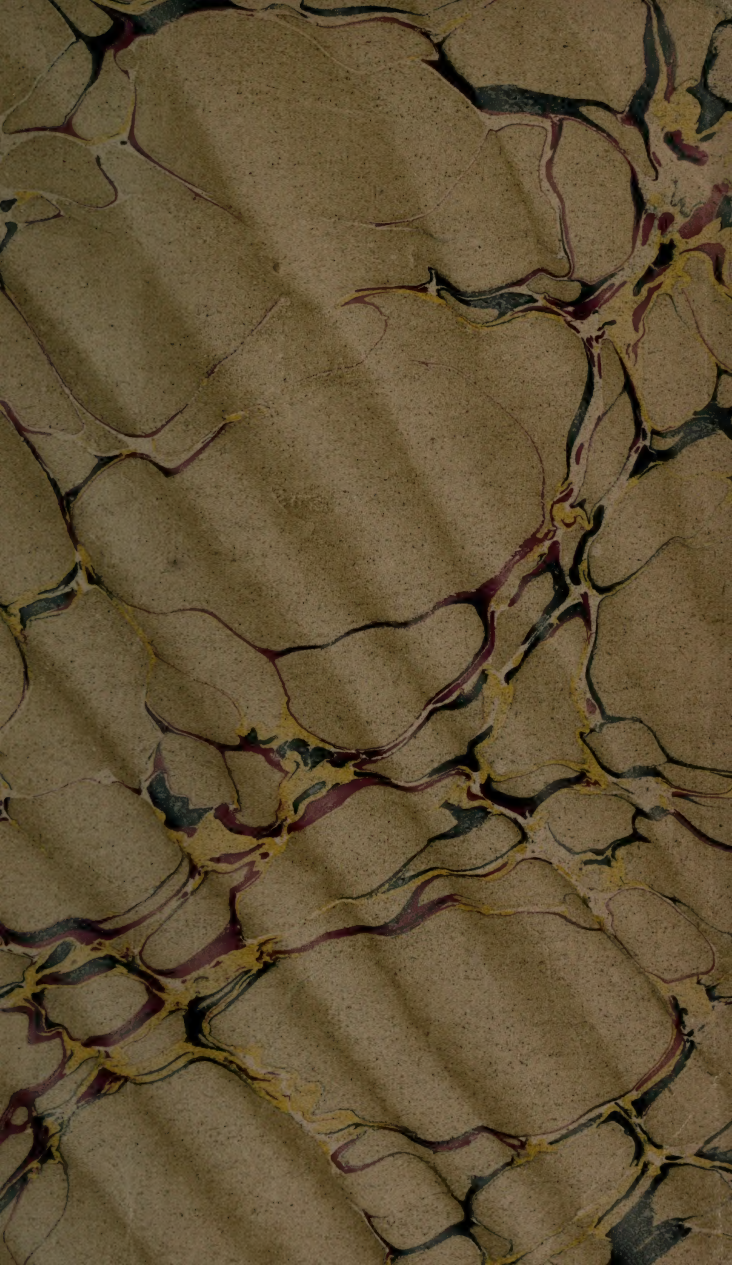
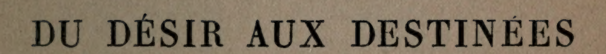








DU DÉSIR AUX DESTINÉES

834d

ROBERT D'HUMIÈRES

—

Du Désir aux Destinées

—

DEUXIÈME ÉDITION



102381
13/6/10

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

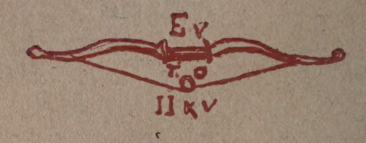
MCMII

PQ
2615
U58D8

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

PRÉFACE

> La pensée veut devenir action, le verbe devenir chair et, chose merveilleuse, l'homme comme le Dieu de la Bible n'a besoin que d'exprimer sa pensée et le monde s'ajuste en conséquence.
>
> HEINE.

Ce livre, tel qu'il devrait être, n'aurait pas besoin de préface. Une œuvre valable dégage sa thèse de son harmonie. Tout didactisme paraît déchéance, et la poésie à programme s'expose à des critiques encore mieux justifiés que la musique à programme. Ces poèmes pourtant ne tendent à composer qu'un prélude. Il convient, par égard pour le lecteur, de dire à quoi, d'exposer rapidement la conception d'art d'où ils naquirent et où ils mènent, conception intimement liée dans l'esprit de leur auteur à celle du Monde, de la Vie et du Sort.

*
* *

Le spectacle et le contact de l'univers éveillent des émotions diverses selon les hommes, le degré ou la nature de leur sensibilité. C'est ce qu'on a nommé loi de réaction au milieu. Chez certains cette émotion n'arrive à se sentir complète, c'est-à-

dire à son degré de conscience majeur, qu'*exprimée*. Ce sont les êtres atteints de sensibilité artiste et plus particulièrement poétique.

Le jaillissement de cette sensibilité, dans sa spontanée et primitive abondance, ouvre au flanc du vieux mont une source sacrée. L'émotion qui la gonfle soit naïve, sans données générales, peu importe. Le génie, fût-il borné au tempérament, est une fin en soi. Qu'est-ce qu'une originalité? L'annexion d'un district de conscience. Cette conscience que le monde se doit inlassablement à lui-même, se relèvera riante, désaltérée, du miroir mobile où l'onde fuira plus claire peut-être de sa fougue et de son ignorance. Ces inspirés-là, tout près du cœur de la terre, soulevés de troubles rêves et de sourdes énergies, satisfont à leur fin, ne mentent pas au dessein de leurs races, quelqu'obscur que ce dessein puisse leur demeurer.

Il en est d'autres chez qui la sensation plus curieuse s'irradie jusqu'aux régions supérieures de la Pensée coordonnante et généralisatrice, éveille d'autres besoins que celui de chanter ou de fleurir; ils ajoutent à la perception pathétique des choses des exigences de lucidité, de moralité, de finalité; ils se tournent vers toutes les manifestations de la Pensée et de la Volonté humaines, les somment de

leur payer tribut — que dis-je les annexent, aspirant à en devenir le lieu, la loi, atteignent enfin à toute la rigueur de cette définition, et nulle, je pense, ne convient mieux au poète : La plus haute conscience que le Tout puisse prendre de lui-même.

Il paraît toujours outrecuidant d'établir des catégories ou des hiérarchies. L'esprit supérieur est celui qui réalise le plus nettement l'inégalité fatale de nos facultés aux phénomènes, les osmoses de la vérité et de l'erreur, l'humilité nécessaire à nos généralisations. Affirmer de prime abord que cette conscience poétique de l'univers soit supérieure à la conscience scientifique, celle-ci à la conscience héroïque telle qu'elle apparaît à l'homme d'action et celle-là à la conscience voluptueuse par exemple, ce serait prétendre à une connaissance des mystères de l'association nerveuse qui reste à l'état de desideratum. Nous manquons d'instruments enregistreurs assez délicats pour nous apprendre lequel d'un Shakspeare, d'un Laplace, d'un Bonaparte ou d'un Don Juan a dû connaître la sensation la plus intense de l'Absolu, pour employer ce terme d'une phraséologie encore émouvante. Il est probable qu'on mesurera l'extase et la pensée comme on a compté les vibrations du son et de la

lumière. Quelque affligeante et profanatrice que puisse apparaître une telle mathématique, tenons-nous pour assurés que l'avenir y suppléera en nous fournissant de mystères nouveaux, de qualité lyrique et sentimentale éternellement supérieure.

En attendant, et pour nous enfermer dans un problème moins vaste, nous ne classerons pas dogmatiquement le Poète-Tempérament au-dessous du Poète-Intelligence, l'état d'âme Panique au-dessous de l'état d'âme « Appollinien ». Dans le premier, l'art, aux yeux d'une spéculation dédaigneuse, peut apparaître comme une fonction quasi mécanique, secrétoire, en quelque sorte subconsciente. C'est le parfum de lys « qui ne filent ni ne moissonnent » épanouis au bord du chemin où l'Action les foule distraitement, tandis que la Pensée se penche à peine, les respire et passe. Platon, en proposant de reconduire les poètes aux portes de la République, quoique au son des lyres et couronnés de violettes, manifeste cette présomption de la philosophie aussi bien que Spencer lorsqu'il fait naître l'Art du Jeu, ou Tolstoï en voulant le courber à des tâches égalitaires au fond de je ne sais quel ergastule ascétique. Au moins ici l'Athénien l'emportait-il sur le Sarmate par sa notion même, ironique mais attendrie, de cette Musique

(je prends le mot au sens grec et total) à laquelle le barbare a jeté son apostasie. On prévoit la conclusion qu'une même tendance d'esprit dégagerait par exemple de la théorie qui suit et que je trouve dans la *Pathologie des Émotions* de M. Ch. Féré ; elle a trait à l'origine du cri :

« Si l'animal est incapable d'effort utile, soit parce que l'excitation est trop brusque et le surprend ; soit parce qu'elle est hors de proportion avec sa puissance de réaction, l'animal se raidit, sa glotte reste entre ouverte et la contraction de ses muscles thoraciques au lieu de fournir un appui à la contraction utile des muscles des membres, ne détermine qu'un cri, *involontaire aveu de l'effort impuissant.* »

Donc le cri, principe du langage, de la poésie, de toute littérature fut originellement ceci : un aveu d'inéquivalence de l'être à la vie ! Superbe argument dont le savant physiologiste n'a pas semblé prévoir la portée et dont la conclusion perversement séduisante pour le vieil homme qui demeure en nous reçoit ainsi un étai scientifique.

Faut-il relever ces mépris et ces méfiances de l'Action et de la Pensée vis-à-vis de l'Art ? On ne s'y appliquerait pas sans mesquinerie. Certes il serait facile de répondre à l'Action qu'elle résulte,

parmi les manifestations vitales, d'automatismes, moins perfectionnés, et que, dans l'ordre des réflexes, les plus prompts sont les moins élevés. On pourrait aussi demander à la Pensée lequel de ses monuments a pu se passer pour durer de style ou d'harmonie. Mais le débat misérable !

Disons-le une fois pour toutes il serait encombrant et prétentieux d'alourdir ces pages de preuves ou de réfutations. Le genre de littérature qui s'essaye ici a déjà suffisamment à se faire pardonner. Aussi bien l'arsenal des livres spéciaux regorge d'armes. Non, la poésie ne se targue pas plus que la science de confisquer la vérité — fuite éternelle — ni de lui dresser un temple en pierres bien assises et taillées sans erreur. Il s'agit seulement d'orienter le vaisseau humain non sur des étoiles défaillantes, mais selon des vents assurés et constants, les alisés de ce Pacifique, l'Inconnu, qui berce les îles heureuses. Quelques lois essentielles, aussi proches de la Certitude que nous pouvons y prétendre (j'ose dire plus proches puisque nous admettons désormais l'Instinct, ancêtre méprisé, aux conseils de ta vieille tyrannie scolastique, ô Raison pure !) suffisent à nous garantir contre l'erreur majeure. Elle n'a d'ailleurs qu'un nom : elle s'appelle la vérité d'hier. Celle-là il importe même

d'oublier qu'elle fut vénérable à son heure. Nulle torche ne peut se défendre d'être bûcher.

Nous oserons donc continuer à saluer dans le poète subconscient le caractère sacré de tout ce qui monte de l'instinct profond vers la lumière profonde. Reconnaissons-lui même un avantage précieux du fait que, non occupé de systématiser, nulle exigence, nul artifice de théorie ne le retient de ruisseler et s'épandre à travers l'innombrable phénomène.

Et cependant l'autre poésie, celle qui ordonne et qui dompte, lyre d'Amphion au son de laquelle s'assemblent les pierres de la Cité meilleure, répond avec ses fautes et ses gaucheries à un perfectionnement plus achevé de l'humanité.

On n'échappe pas à la nécessité de dresser des échelles, des *tables de valeurs*, selon le mot de Nietzche. Le Cosmos est fondé sur la lutte, la sélection, partant sur la différence. Certes on peut affirmer que le succès forme un assez grossier critérium de supériorité, mais on répondrait sans peine que le plus grand des torts c'est de périr. La cellule vivante semble bien s'être *élevée* des phénomènes élémentaires de la nutrition à ceux de la locomotion, de la conscience, de l'association. Cette évolution vers une conscience plus étendue

et mieux armée pour la tâche essentielle de perdurer, cette évolution exige comme guides et comme chefs les individus les mieux doués pour accroître cette conscience. On sait combien l'état social actuel s'écarte encore d'un tel vœu en

« Ce monde où l'Action n'est pas la sœur du Rêve » ;

il n'en subsiste pas moins dans l'ordre des idées un ensemble de principes chaque jour plus homogène et moins discuté qui rallie l'élite spirituelle derrière l'Instinct brut, borné, sublime, qu'elle a suivi jusqu'ici, qu'elle a même tenté d'attarder à force de sophismes religieux ou philosophiques et que, peut-être au soir du siècle qui se lève, elle devancera d'un pas superbe sur les routes du Futur.

Nulle date de l'histoire humaine n'aura été plus solennelle. La voix prophétique, pleureuse au deuil des dieux, qui à l'avènement du Christianisme gémit le long des grèves de la mer Egée : Le grand Pan est mort ! qu'a-t-elle dit aux oliviers du Carmel ou aux rocs de Tibériade, la nuit où Lavoisier entrevit les lois de la conservation de l'énergie ou Helmholtz celle de l'éternité de la matière ? Un génie est dû aux espoirs du cycle qui s'ouvre, un génie qui chante tant de promesses nouvelles encore mal dégagées de la gangue où la Science nous les livra. Les pas de l'élu sont déjà sonores de l'autre côté

du seuil. Son avènement que le devoir le plus impérieux est d'aider dans la mesure de ses forces a besoin d'être préparé. Les temps messianiques sont révolus. La Poésie ne s'est même pas forgé le vocabulaire nécessaire à l'énoncé d'une vérité trop neuve. Prévenue par la science, elle hésite devant son verbe rebutant. Elle n'a pas le droit d'hésiter davantage si elle ne veut justifier les craintes de ceux qui pensent que la Vérité peut assassiner la Beauté. Cette préface invoque donc, à titre de nouvelle excuse, l'opportunité d'exposer en langage courant osant puiser au vocabulaire scientifique des termes qui paraîtront moins rébarbatifs à l'emploi, des idées urgentes quoique mal ajustées encore non seulement aux exigences du rythme et aux routines de la prosodie, mais à nos habitudes d'esprit et de langage les plus vénérables : idées reconnaissables pour la plupart dans les poèmes qui suivent, idées enfin, qui, libres de cet avatar passager et par delà la brève minute de jeune enthousiasme où elles nous parurent belles, sont destinées à régir l'homme et l'inspiré de demain.

I

La révolution qui changea la face du monde antique à l'apparition du christianisme fut moins profonde, bouleversa moins de traditions séculaires que celle qui s'annonce. Le christianisme héritait en somme de la sagesse grecque, de la morale stoïque, d'Aristote et de Platon (bientôt déclarés précurseurs), de la notion générale du monde établie par les successeurs du grand Héraclite, aïeul de nos conceptions modernes. C'était toujours le même dualisme : Ame, Corps ; Esprit, Matière ; Bien, Mal ; Beauté, Laideur ; Homme, Nature. Le problème posé semble : En un combien de fois deux ? On peut ajouter sans trop de témérité qu'en remontant plus loin encore dans la généalogie de ce dualisme, on le retrouverait naissant des premiers émois de l'homme devant l'incompréhensible. Au commencement de l'intelligence le mystère l'étreint à même, pour ainsi dire, elle n'a pas eu le temps de s'y creuser une zone habitable ; elle y reste captive, ployée, comme l'embryon dans le sein qui l'opprime et l'accroît. Trop rudimentaire pour démêler filiation, parenté, unité, elle ne voit d'abord

que dépendance — d'où terreurs, besoins, de propitiation, sacrifices. L'être inférieur réagit contre le milieu par des réflexes de plus en plus adaptés à des perceptions plus parfaites ; l'homme, qui ajoute à ces perceptions la conscience — ou plus exactement un certain degré de conscience, — élabore de sa causalité rudimentaire l'idée du Divin. Ce premier et merveilleux essai d'adaptation de l'espèce à l'univers portait en germe le dualisme. Celui-ci a exactement le même âge que Dieu. De ce primitif arsenal l'homme commence dès lors à extraire tous les concepts symétriques dont il tâche d'étayer son rêve naïf de joie sur la lave encore chaude et toujours houleuse du vieil instinct prédateur. La Vertu, la Justice, la Charité s'évoquent derrière les travailleurs, fantômes que projettent une inlassable magie sur l'Absolu, mur des ténèbres. Vous l'avez reconnu, ce maître d'illusions sacrées : il avait inventé la Vie, il s'appelle désormais l'Immortalité. Nom redoutable qu'il ne perdra plus maintenant, mais que l'un après l'autre les siècles nourriront de significations plus pressantes et plus pures.

A l'aube de celui-ci, au départ de cette étape mémorable, où en est la Pensée humaine ? Quelle semble apparaître la vérité d'aujourd'hui ?

Cette vérité est moniste. L'hypothèse d'une substance unique, éternelle, inséparable de la force, qui, à travers la pluralité des formes, la précipite éternellement inassouvie de conscience et d'immortalité vers plus de vie, cette hypothèse englobe l'homme et les règnes de la Nature. Il ne subsiste plus de différences *d'essence*, mais seulement de *degré*. L'âme est fonction du corps, Dieu fonction de l'âme. Nous n'avons point renoncé au Divin, nous voulons seulement nous assurer avant tout de la solidité des échelons qui nous y mènent. Nous ne le cherchons point en dehors de sa « Création » c'est cette création même qui doit nous le montrer un jour. Il n'est ni un principe, ni un but, mais une route.

Certes cette hypothèse avec l'appareil de lois qui la fortifient a comme tout autre pour point d'appui des mystères. Aux énigmes Force, Matière, Atome, Point, l'esprit humain attache les inductions qu'il jette vers l'abîme de la Gnose comme l'araignée son fil. N'importe, cette théorie a sur sa devancière l'avantage d'une élasticité que celle-ci a perdue sous l'afflux de problèmes nouveaux qu'elle renonce à contenir. La notion d'erreur ne subsiste que dans l'hypothèse d'une vérité absolue. Au point de vue moniste l'erreur prend un caractère presque sacré.

Chaque forme animale ou spirituelle a été vérité comme elle sera fatalement erreur. Le Cosmos est une erreur qui se développe d'elle-même. Que répondre à une Loi qui contient jusqu'à ses contradictions? Sans doute ce monisme cédera-t-il place à son tour à une vérité nouvelle inconcevable encore; il suffit à cette heure qu'une telle notion puisse être le pressentiment ou le degré de cette vérité future pour nous la rendre sainte, la féconder en devoirs et en espérances, l'élever en un mot à la dignité d'une Foi.

L'Art dont les destins nous occupent plus particulièrement continue de vivre sur le fonds du passé et ne semble pas se rendre compte encore du bouleversement et du renouveau extraordinaires qu'il doit subir du fait d'un pareil avènement. Anticipant sur ce qui va suivre, on peut citer deux cas où se trouve justifiée cette affirmation. La sculpture que Renan disait finie ne doit-elle pas puiser logiquement des ressources inespérées dans la découverte des localisations cérébrales ou des lois de l'expression des émotions étudiées par Darwin? Et imagine-t-on une révolution plus profonde dans la psychologie, le drame, les lettres tout entières que celle produite par les modifications essentielles des concepts liberté, passion ou devoir?

Nous tenterons tout à l'heure d'établir quelle esthétique découle nécessairement du monisme évolutif. Mais d'abord quelle est sa théorie de la vie?

II

C'est à la méthode scientifique que nous demanderons une réponse. Pendant des millénaires notre curiosité spéculative a tâtonné à la surface des grands problèmes. C'est du dedans qu'aujourd'hui la science les aborde, les pénétrant de clartés imprévues. Une algèbre lumineuse se substitue à la pénible arithmétique qui étagea systèmes et catégories sur les ruines les uns des autres. Si jamais la notion de l'inconnaissable ne s'est plus humblement confessée, du moins nulle barrière insolente ne se dresse plus entre l'inconnaissable et l'inconnu. Ce n'est plus un mur mais seulement un horizon. Voile de lumière derrière lequel l'Isis immobile du vieux symbole recule désormais vers un profond espoir.

Les sciences naturelles nous ont enseigné que tout vivant est un agrégat de cellules dont les plus hautes manifestations, y compris le génie créateur et la volonté héroïque, sont contenues en germe

dans la cellule originelle. Un vœu primordial et suprême caractéristique le plus général de la vie comme il en est le principe initial, organisateur et perpétuellement créateur, l'anime et la fomente : tout être veut persévérer dans sa durée. Encore le terme vouloir est-il impropre comme tant d'autres d'une langue où il faut toujours faire tenir des idées trop neuves dans des mots trop vieux, et il sied de dire : l'attribut de persévérance dans la durée est inséparable de la vie. On peut risquer le reproche de pédanterie lorsqu'il s'agit de nommer aussi clairement que possible l'Instinct-Démiurge auquel nous allons demander la Genèse, la Providence, demain le Paradis.

Une investigation plus poussée nous le montrera peut-être à l'œuvre dès les silences de la nature inorganique.

M. Jules Soury écrit :

« Les substances albuminoïdes qui constituent fondamentalement le protoplasme animal étant réductibles à quelques corps qui se trouvent dans l'air, l'eau et la terre... comment ces éléments et les éléments de ces éléments, les particules ultimes de la matière, qui réagissent d'une manière si sensible à l'attraction, à l'affinité et aux forces connues de la Nature, comment ces « êtres » les seuls qui exis-

tent probablement par soi et pour soi de toute éternité, ne participeraient-ils dans aucune mesure à ces propriétés que manifestent les êtres animés ? Si une combinaison d'éléments chimique fait apparaître des propriétés qui étaient inconnues dans les éléments considérés isolément, on ne peut pourtant pas croire qu'il y ait eu création véritable à aucun degré.

Voilà les racines d'une Psychologie qui, pour avoir été pressentie en cristallographie n'en demeure pas moins fort obscure. »

On voit quels Eons la science moderne a substitué à ceux de la philosophie Alexandrine. Le jour viendra peut-être où le redoutable problème : l'origine de la vie pourra se résoudre par la preuve de l'immanence et de l'éternité de la vie. Il nous suffit pour le moment d'avoir montré par l'antiquité présumable de telles origines que le dieu Vouloir-Vivre n'est cadet d'aucun dieu.

Quant à la cellule, nous ne retracerons pas en détail son épopée. On en lira qulques traits sommaires dans le poème qui ferme ce recueil. Elle se nourrit, elle se défend, elle se reproduit, elle s'associe, elle s'ordonne, elle se hiérarchise, elle se modèle selon les formes, équations innombrables du désir plus ou moins armé de vivre à la possibi-

lité plus ou moins clémente de durer. Constamment elle se recrée en une sorte d'autogénèse infatigable. Sa patience s'ajuste, sa ruse s'effile, sa curiosité s'irradie en un système nerveux; elle entre-bâille sur le monde les fenêtres des sens perpétuellement visitées d'éblouissements et de terreurs, dont elle centralise en se faisant cerveau les messages confus. Le réflexe dès longtemps apparu s'affine sous l'inspiration d'une conscience toujours plus aiguë, plus âpre à la défense de l'être menacé, conscience qui graduellement se dote dans l'homme d'idées générales, de causalité, des phénomènes suprêmes de l'entendement et de la volonté, floraison prodigieuse de cet humble germe, le réflexe primitif. Dans le district de connaissance explorable pour l'homme, il peut, entre ces deux étapes : la première vibration d'un cil d'animalcule microscopique vers la lumière ou la proie et le génie de Shakspeare ou de Gœthe, échelonner tous les degrés de conscience que l'univers a pris successivement de lui-même.

Cette évolution se poursuit; le même instinct d'association qui a groupé les cellules en organismes toujours plus perfectionnés, pousse les plus complets de ceux-ci, les hommes, à une conception moins étroite que celle de l'Individu : un être

nouveau se fait : l'Espèce. Dès longtemps il est commencé. Ses maquettes successives s'appelèrent la Horde, la Tribu, la Cité ; aujourd'hui la Patrie, demain la Race. Que dis-je, il s'ébauche dans les premiers essais de sociétés animales. Le Vœu de vivre, jamais las de se surpasser lui-même, se transpose et se magnifie jusqu'à l'espoir d'un Moi planétaire. Il rêve d'enseigner à la colonie de cellules qui est le moi individuel, l'abnégation suffisante pour qu'elle envisage son licenciement, la mort, non comme une terreur ni un terme, mais comme un épisode chétif et nécessaire dans la survivance de l'Être total. Les cellules de notre corps traversent mille phases d'accroissement, de décrépitude et de dissolution féconde ; peut-être leurs petites consciences obscures sont-elles déchirées de deuils ou exaltées de sacrifices héroïques au cours du drame incessant de notre persistance physique. Mais un sentiment achevé de solidarité soutiendra un jour les cellules-individus, qui constitueront l'Individu suprême. Cette solidarité sera basée d'ailleurs sur une connaissance approfondie des lois de l'hérédité, grâce à laquelle en ce temps-là chaque enfant naîtra d'un décret spécial et lucide de la Race, dont il sera un résultat aussi nécessaire que l'est un précipité chimique de la rencontre des éléments

géniteurs. La Race n'échappera pas à la nécessité de se *faire* elle-même. La conscience l'a menée au seuil de cette décision grave. La volonté de l'homme entre dans l'évolution. Le gaspillage de germes et d'énergies de la nature paraîtra intolérable à un dessein plus éclairé, maître de sa norme. La distribution du travail dans le corps du futur Colosse harmonique sera consciente, il présidera aux attributions diverses de ses cellules dont chacune naîtra d'un vouloir réfléchi pour une tâche précise. Nulle n'échappera à son idéal, et chaque collaboration exactement proportionnée aux facultés assurera le maximum de labeur utile à la protection et au progrès de l'Espèce, personne vivante, morale, espérante, bientôt immortelle. Certes, le jour où chaque être sera une résultante à peu près fatale non seulement de deux individus, mais de deux lignées, les liens qui uniront l'enfant aux parents seront si étroits que la perpétuité d'un moi unique paraîtra concevable. La notion de personnalité aura franchi la limite de l'individu, se projettera dans une succession d'êtres. Première victoire sur la mort.

D'autre part et symétriquement, quand l'investigation scientifique nous aura mieux instruits sur le cycle de métamorphoses dont nos atomes déli-

vrés courront l'innombrable aventure, quand nous aurons approfondi la structure de l'être, la sensibilité de la plante, le rêve de l'eau, la volonté du cristal, la snbtilité du gaz, nous aurons empiété davantage sur le mystère et l'épouvante du tombeau. Nous irons avec tranquillité à notre dissolution dont nous saurons les lois, dont nous *gouvernerons* peut-être les lois. En effet, tout élément pesé, toute force mesurée, pourquoi ne pressentirions-nous pas, pénétrant jusqu'à l'intimité nos possibilités futures, le circulus de métamorphoses où s'élaborent de nouveaux *Moi*?

Qu'est-ce que le Moi? Un rythme, un équilibre. Est-il interdit d'en trouver le nombre ? La vieille doctrine de Pythagore et des Hindous doit-elle recevoir de la Science une sanction imprévue?

Que de telles idées soient chimériques, nous en convenons, c'est leur devoir. Une critique plus sérieuse y retrouverait peut-être des traces du vieux levain individualiste, quoique la conscience de l'Espèce ne doive pas assurément annuler les consciences individuelles mais les subordonner, les régir, devenue la loi souveraine de leur renoncement et de leur idéal.

Nous avons suivi le Vœu de durer depuis ses origines encore ténébreuses jusqu'aux légitimes et

présumables miracles que l'Avenir en peut augurer. A une extrémité du Temps, il médite dans les profondeurs du minéral, à l'autre il se transmue en la plus audacieuse conception d'immortalité. Il est la Force unique inséparable de la Substance unique, l'Eon mystérieux de la formule hermétique : Εν το παν. De quelque nom qu'on le nomme, il importe peu. L'essentiel est de saluer en lui une notion et un impératif *divins*.

III

Sans perdre de vue l'intérêt d'Esthétique qui nous guide nous manquerions à trop d'usages consacrés en ne parlant pas d'abord de l'Ethique telle qu'elle se dégage de la loi que nous venons d'énoncer. Du reste nous ne les séparerons pas longtemps ; les vieilles Catégories supportent mal l'atmosphère rajeunie qu'émane le nouveau concept ; nous y verrons dépérir les antagonismes artificiels, les classifications ennemies, crouler les citadelles caduques du haut desquelles les hommes ont échangé tant de fois l'insulte et la mort. L'antique hérésie dualiste a seule pu réaliser ce fait monstrueux : l'inimitié de

la morale et de la beauté, de l'art et de la religion. Unir ces puissances jadis rivales, fondre leurs devoirs et leurs destinées, c'est multiplier à la fois leurs puissances par elles-mêmes et notre effort par notre espoir.

Les deux commandements qui découlent en simple logique de notre acquiescement à la loi d'une substance unique en évolution continuelle vers plus de conscience et partant plus de vie, sont au point de vue individuel : Réalise-toi et : Harmonise-toi. Ces deux préceptes se complètent réciproquement et se subordonnent à l'impératif supérieur qui leur enjoint de collaborer à la réalisation et à l'harmonie de l'Etre total en voie de formation, l'Espèce. Il ne peut subsister entre ces deux intérêts individuel et collectif qu'une contradiction apparente, résultant d'un vice d'intelligence temporaire et transitoire, d'une altération fonctionnelle comparable à celle des maladies de croissance. Pourtant cette contradiction contient tout le problème social, la moitié peut-être de la douleur humaine...

*
* *

L'Antiquité avait dit : Connais-toi. Grande parole, et qui demeure. Les religions ascétiques répondi-

rent en écho à la morale des stoïciens : Détruis-toi. Et l'homme se mit à la tâche de mourir dès la vie. Ce fut cela à la lettre. Se vaincre, dit Zénon ; se torturer, dit Saint-Bruno, s'anéantir, dit le Bouddha. Tel paraît le seul exerciee valable et noble du don suprême par quoi l'homme est le plus près de Dieu : la volonté. La planète entière s'accroupit sous son désespoir. Seules les tribus sauvages soustraites par leur barbarie au vertige universel, continuaient à offrir à leurs fétiches du sang humain. Du moins, relativement innocentes, elles n'immolaient pas des âmes. Que dis-je, des âmes, la vieille morale dévoratrice comptait de plus augustes victimes : ce furent les espérances de la Race qui, ensevelies dans les cachots de l'inconscient, n'en continuaient pas moins, souveraines blasphémées mais toutes puissantes, à faire palpiter, saigner et pulluler cette chair invincible et maudite. Premiers contacts de la pensée avec les phénomènes ! Au seuil des limbes de l'instinct, Psyché livrée aux monstres, vierge et désarmée, fléchit, s'abat et se déchire. A l'effroyable et douloureuse erreur de ce premier essai d'adaptation de l'humanité au monde — il s'en fallût de peu qu'elle y succombât à jamais — mesurons l'humilité qui sied à ses tentatives futuces. N'eut-elle acquis que cette sagesse, la notion

de son ignorance, ce serait assez pour espérer avec plus de sécurité.

Les mêmes dogmes pèsent encore à l'univers. Où leur puissance abstraite a faibli, l'activité humaine se débat sous le linceul des devoirs issus de ces dogmes et qui l'étouffent encore. Les appétits s'y sont taillé des masques. Un Dalaï Lama commande au nom du Siddharta qui marcha sur sa couronne, un César ose se réclamer de l'ascète errant de Galilée !

Parfois des voix s'élèvent des prisons mal closes vers le ciel interdit. C'est l'Ecclésiaste, Horace, Hypatie, Kheyam, le beau chœur païen de la Renaissance, la trouble clameur de la Révolution. Puis l'espérance étranglée retombe. La dernière fois ce fut le Pessimisme qui en célébrait le deuil, le Pessimisme, dernier-né de l'épouvante chrétienne, mandragore plaintive au pied du gibet...

Parmi tant d'orgueil et de démence il faudra que l'homme entende le conseil naïf de la vie fraternelle : croître, fleurir, fructifier. Il n'y a pas de mauvais instincts, il n'y a que des instincts mal dirigés. L'appareil des lois et des vindictes deviendra de moins en moins nécessaire à mesure qu'on aura appris à prévenir le criminel au lieu de le châtier. Cela pour répondre à l'objection facile qui se présente d'abord :

le développement, la réalisation excessifs d'une cellule sociale devenant un danger pour l'ensemble. Dans une société qui aura su distribuer logiquement ses énergies un tel péril s'annule ; il y a un minimum de forces perdues ou à confisquer. Et d'autre part la notion du devoir social dans chacune de ces cellules humaines aura acquis une force inconnue puisqu'elles comprendront chaque jour plus clairement la solidarité de leur intérêt et de leur obligation. Prenons un exemple extrême, supposons une cellule éminemment redoutable par sa force et son avidité pour l'ensemble de la colonie ; appelons-la Napoléon par exemple : le conquérant forme évidemment le type du criminel majeur. Eh bien il est supposable que cette cellule générale comportera dans un avenir plus sage un sens éthique nécessairement proportionné à ses facultés et par quoi elle appliquera fatalement son génie au bien de la collectivité, bien inséparable du sien. Il est plus probable encore que cette collectivité, présidant elle-même par la sélection à sa perpétuité et son progrès, aura prévu et ordonné ses génies, lesquels trouveront en naissant leur carrière ouverte. Ainsi l'humanité se créerait un cerveau. Renan a parlé quelque part d'une possibilité analogue. Se réaliser ; le conseil ne peut être donné qu'avec prudence à des appétits

insuffisamment éclairés. Certes, l'axe d'un tel développement ne saurait manquer d'être la foi, c'est-à-dire une adhésion loyale et entière aux lois de l'Univers. Sans cette foi respectueuse et soumise, le résultat obtenu ne sera au lieu d'un bourgeon gonflé des promesses du fruit qu'une excroissance stérile de l'écorce sociale dont elle prélèvera la sève illégitimement. Une élite est nécessaire, mais il ne la faut ni extérieure, ni égoïste. Qu'une aristocratie constitue un élément essentiel et dominateur dans notre groupe humain cela demeure hors de doute : l'égalité rentre dans le nombre des sophismes contre lesquels nous tâchons de vivre. Mais que les surhommes y prennent garde : nul être n'échappe, même dans son avortement, à la fatalité d'être en même temps débiteur et créancier du Cosmos incommensurable. L'homme le plus grand n'est pas le plus seul. La solitude comme le repos est un mot : le geste du plus solitaire soulève et fait gémir toute la chaîne des destinées.

Cette fraternité des choses que démontre l'unité de la substance unit le Tout par des liens comme nulle loi précédente n'en a filés de plus souples et de plus résistants. Une telle affirmation peut paraître paradoxale si l'on songe aux sanglantes fatalités de la lutte pour la vie. Nulle vision de l'univers ne

parut d'abord plus sombre, nul code plus implacable. Mais on peut dire que le jour où l'homme clairvoyant a contresigné ces Tables à leur descente du Sinaï terrible du passé, leur airain s'amollit de tendresse humaine et sous leur menace leur promesse apparut. Non que la concurrence vitale renonçât à sa tâche, loin de là — elle rêva seulement d'y travailler avec des mains plus pures. Le meurtre était-il donc nécessaire, devait-on seulement l'extermination aux vaincus, n'était-il pas plus conforme aux véritables intérêts de la Race de ne point détruire des forces vives, quitte à les écarter pour l'instant du péril ? L'évolution semble jusqu'ici possédée d'un génie de carnifex imbécile ; le massacre est la seule méthode d'élimination et de perfectionnement. Méthode barbare d'abord et surtout grossière avec tout le gaspillage des germes, d'efforts et d'espérances qu'elle entraîne. L'univers en affleurant à la conscience dans le cerveau de l'homme affleure en même temps à l'amour. Cet amour est garanti dans le passé par la parenté générale reconnue entre les êtres, dont chacun devient vénérable comme ancêtre, comme archétype, comme essai, comme aspiration ; dans l'avenir par le sentiment chaque jour plus urgent de l'union nécessaire entre les hommes pour réaliser l'Homme. J'aurais pû dire le Dieu.

Ainsi la nouvelle foi, par une synthèse merveilleuse, unirait le dogme du culte des ancêtres selon Confucius à l'amour du prochain selon le Christ. Dans le domaine des formes spirituelles comme dans l'autre, chacune est donc un pressentiment, un chaînon dans la continuité des phénomènes ; il en arrive des croyances comme des organismes, de l'aile de l'insecte comme des leçons du dieu.

Quant à cette humanité progressive introduite dans l'évolution (le mot d'humanité devient ici singulièrement éloquent à force d'être juste) je rappellerai aux personnes qui n'y voudraient voir qu'une rêverie que ces tendances à l'état isolé, accidentel, ont précédé la notion qui les discipline aujourd'hui. Elles datent de la première apparition de la pitié sur la terre. Quant à l'assurance que tout le mouvement de notre civilisation nous mène vers un avenir moins ensanglanté, par des raisons plus utilitaires, disons-le, que sentimentales, je n'en citerai pour preuve que la noble propagande en faveur de la paix d'une part, et de l'autre la préoccupation d'échéances aussi sérieuses que l'alimentation chimique (supprimant la boucherie des animaux) ou l'utilisation directe de l'énergie solaire.

En résumé, dans l'éthique nouvelle l'intérêt égoïste et l'intérêt altruiste non seulement se balan-

cent mais se fondent au point de n'être plus concevables isolément. La piété s'interdit les hystéries passées qui font ressembler le christianisme logique à une armée uniquement préoccupée de ses traînards. Elle apprend à discerner selon l'utilité de l'Espèce, *ratio major*. Ce discernement viril veut réduire progressivement la cruauté fatale à un minimum. Il y parvient dans une mesure que fixe sa profonde charité multipliée par l'abnégation qu'il a su enseigner aux victimes. Les étapes sociales de l'avenir semblent devoir présenter ce caractère unanime d'adoucissement dans les moyens de la concurrence substituée à la lutte vitale.

*
* *

Toute réalisation complète tend à l'harmonie. Le second précepte de notre éthique découle du premier, elle s'achève logiquement en une esthétique.

La distribution harmonique des facultés dans l'individu opérée selon un rythme supérieur lequel n'est autre que le souci de l'Espèce, organisme géant en mal d'harmonie lui-même, telle est la loi de progrès que nous pouvons imaginer et souhaiter.

Recourons encore à l'observation scientifique ; son appui étaiera peut-être ce qui pourrait de prime

abord ne paraître que l'affirmation à priori d'une vérité contestable ou d'un stérile vœu.

Quand une fonction apparaît dans un animal, au fur et à mesure de ses différenciations successives, des légions de cellules se partagent le labeur nouveau qui servira l'individu total. L'organe naît de ce complot d'énergies obscures, bientôt distribuées, hiérarchisées, grâce à quel miracle d'ingéniosité et d'abnégation, en vue de la fin désirée. Prenons un des sens, l'ouïe par exemple. La conservation de l'être exige d'abord l'établissement d'une communication entre l'univers sonore et lui. Le besoin se montre, souffrance inévitable mais bientôt féconde. La première ébauche de l'appareil auditif se façonne grossièrement. Cela comporte un système de perception et un système de renseignements assurant la transmission des données sur le monde extérieur au centre cervical. Celui-ci d'autre part s'organise dépendamment un autre système de communication par lequel il ordonne aux muscles les réflexes nécessités par cette catégorie particulière de messages. Ces réflexes ont pour but la défense, la protection de l'être toujours menacé, ils expriment son besoin de ne pas périr, ils embrigadent dans ce but une complexité toujours plus merveilleuse d'activités cellulaires. Alors,

comme si tant de sacrifices et d'industrie se sentaient due une récompense, la Volupté apparaît. Abandonnons l'exemple particulier que nous avons choisi et reconnaissons l'universalité de cette loi empirique : toute fonction franchit d'abord le seuil de la conscience, puis le seuil du plaisir ; nulle activité dont le libre et plein exercice ne s'accompagne d'une joie. Du jour où un sens transmet à l'entendement humain une perception aggravée de volupté, un idéal naît, tributaire à la fois de la conscience et de l'amour, qui les unit dans le concept suprême : la Beauté.

En isolant ainsi l'amour et la conscience, nous ne prétendons pas leur disputer le titre de fonctions ; nous estimons seulement que ce sont des fonctions maîtresses et dominantes. On objectera que la fonction de nutrition est aussi importante et en tout cas plus ancienne. Il demeure sans doute incompréhensible que la notion d'idéal n'y ait point transparu avec franchise. Il a tenu à peu de chose que cela se produisît ; une différence de quelques millimètres entre les amorces de deux faisceaux d'association de l'épaisseur cérébrale eût peut-être suffi. La place occupée par les centres auditifs dans les lobes supérieurs justifie, dit un savant, le caractère essentiellement idéal des émotions de la mu-

sique. Une étude plus poussée du cerveau humain nous apprendra s'il y a une injustice à réparer vis à vis du sens impérieux mais déshérité de la faim, pourvoira peut-être à cette réparation. Nous y apprendrons aussi le pourquoi de suprématies sensuelles peut-être usurpées ou que n'eut point validées une loi d'évolution plus sage. Nous y déterminerons enfin les directrices de notre perfectionnement, les voies de moindre résistance qu'il convient de suivre vers notre sagesse et notre beauté futures.

Chaque sens a donc créé son art ; la conscience, leur souveraine, complète à son tour la fonction pensée d'une émotion. C'est là qu'il faut chercher les raisons de la joie poétique.

Cette émotion est à deux degrés selon qu'elle accompagne la cogitation pure ou la perception passionnée. La sensation primitive bifurque en intelligence et en sentiment. La chute d'une pomme peut éveiller dans l'esprit du savant l'idée de la gravitation universelle comme dans l'imagination du poète un beau symbole ou un beau vers. Le savant comme le poète travaillent parallèlement à agrandir la conscience. Et cela par décret de l'Espèce qui voit en eux un instrument, un stratagème, une cadence, un appât nécessaires à la tâche unique :

perdurer. Il serait puéril de donner une excellence à l'une de ces missions sur l'autre, aussi bien que de proclamer que la joie du mathématicien résolvant son problème le cède ou ne le cède point à celle du poète en trouvant le rythme ou l'image. Dans les préaux des collèges on discute ainsi les mérites divers des « Sciences » et des « Humanités ». Que sert de taxer la perception scientifique de sécheresse ou le lyrisme d'inutilité ? Il suffit de regarder assez haut pour voir le point où l'une et l'autre se confondent. Parties du même point, les ténèbres de la sensation originelle, la Vérité et la Beauté ont suivi un escalier à double révolution vers un sommet pareil. Elle se sont rencontrées déjà sur des points qui s'appellent le siècle de Périclès, la Renaissance ; elle se rencontreront de nouveau. Le cerveau de tout génie véritable et harmonique les assemble dans ses divinations. Le poète doit à la science la plus haute poésie, cette poésie que Wordsworth a nommée : « L'expression passionnée que revêt le visage de toute connaissance ». Et le savant se rangerait dans la foule des bas artisans du Vrai qui ne s'émerveillerait pas devant la richesse en harmoniques mystérieux de l'émotion poétique, devant les puissances occultes du Rythme, mode éternel de la Force, devant tout ce qu'éveille

d'échos au fond du vénérable Inconscient la musique sacrée des notes et des syllabes, devant la possibilité enfin, confusément révélée, d'une vérité plus vraie, illuminant des régions plus profondes et moins explorées de l'être que l'étroit canton rationnel. De là à entrevoir l'union future de la Science et de l'Art il n'y a qu'un pas. Dans ses œuvres théoriques Richard Wagner l'a franchi.

Il ne faudrait pas interpréter cette union comme l'absorption de l'Art par la Science. Renan a émis ce paradoxe prophétique qu'en détruisant le mystère la Science tuerait l'Art. Le thème est touchant mais ne souffre guère l'épreuve de la réflexion. La Science ne détruira jamais le mystère et l'Art ne fera qu'en chanter les nouveaux enivrements et les promesses plus tentatrices. A-t-on encore vu les cellules nerveuses qui élaborent la volupté simultanée à la fonction s'atrophier à mesure que celle-ci devint plus intense, plus utile? Non, cela est contraire à l'expérience. L'art est la volupté de la conscience, sa récompense et son aiguillon. Il n'est pas plus périssable ni moins ambitieux que la conscience même.

Nous dirons plus. Bien loin de constater une atrophie dans ces cellules voluptueuses, nous remarquons la prépondérance qu'assume bientôt leur joie

sur l'utilité primitive dont elle naquirent pour la servir. Cette utilité passe au second rang. La Volupté, une foi accompli le gros de la besogne que la Fonction s'était marquée, se prend pour fin elle-même. Dans la mortelle frénésie de *Tristan et Yseult,* que reste-t-il du vieil instinct qui pressait l'un contre l'autre nos ancêtres velus des cavernes? L'amour dans sa conception actuelle a presque oublié que la reproduction fut sa loi. Déjà, sur le point de la planète où l'intelligence atteint son maximum de lucidité, se montre devant la menace d'un encombrement futur la prudence de l'Espèce : la population française reste stationnaire. Qu'un tel phénomène puisse coûter son autonomie au groupe humain où il se manifeste, l'Espèce n'en a nul souci. Le concept nationalité lui apparaît, dans l'avenir, factice et caduc. Elle veut lui en substituer un plus vaste. Où s'arrêtera-t-elle dans l'infinie recherche et l'inépuisable variété de son évolution ? Où mène-t-elle l'Amour ? Qui pourrait le dire ! Quand on voit ce qu'elle en a fait dans ces sociétés animales dont toutes les forces vives sont confiées à une immense majorité inféconde, la seule attitude devant les réserves du Possible est la perplexité philosophique, en attendant mieux.

Pour reprendre avec notre argument un exemple

antérieur, l'oreille donnée à l'être pour épier la proie ou déjouer l'ennemi, s'est accommodé tout un monde de jouissances sans rapport apparent avec la défense de l'individu. Faut-il voir une dépravation, une dégénérescence dans ce processus fatal? C'est ce que font tacitement les penseurs qui ne reconnaissent dans l'Art qu'un luxe, une superfétation. Il y a là quelqu'insolence vis à vis d'une loi naturelle aussi respectable et consacrée. Combien plus philosophique et plus simple de saluer dans ce phénomène encore et toujours une *adaptation !* La fonction du degré de la volupté s'élance à nouveau vers une conscience plus ample. Sa mission se transforme, s'épure, s'enorgueillit. Chrysalide, elle devient papillon. Elle a rempli sa tâche originelle au fond de l'ombre instinctive; une aspiration neuve engendrée de sa propre activité l'exalte et la suscite vers la lumière consciente. Une palingénèse véritable s'opère ainsi. La servante d'autrefois revêt les traits sublimes d'une Béatrix debout sur un seuil ineffable. Quelle rédemption l'a touchée?...

Oui, la volupté est une conscience profonde. C'est là sa noblesse et son absolution. Sous les voiles de ses mystères la Beauté commence à méditer les promesses de son hégémonie future. De

même que l'appétit sexuel, antique fonction conservatrice de l'Espèce, a évalué de l'attraction aveugle des cellules jusqu'à un idéal où le primitif instinct semble avoir fait naufrage, de même la joie esthétique liée à la fonction conscience, une fois que celle-ci aura pourvu aux besoins plus pressants de l'homme : le pain, le gîte, la liberté, cherchera sa fin en elle-même, fin qui ne sera pas moindre que le Bonheur. Car les joies de la conscience dont les autres fonctions sont tributaires, priment et contiennent toutes les joies. En ce temps-là le monde s'ordonnera selon la Beauté. Un impératif esthétique aura englobé tous les autres.

On objectera que la conscience ne nous fournira pas nécessairement des données enthousiasmantes, que l'Idéal est torturant, et la création pénible. Dans son stage scientifique cela est inévitable, mais à mesure qu'elle s'élèvera à une conception lyrique de l'univers, elle s'affranchira davantage de son objet pour ne se complaire qu'en sa seule activité. La faculté esthétique deviendra « égale à sa fonction » pour employer une formule Spencérienne. La même chose arrivera pour la faculté éthique. On sera juste sans combat, l'artiste ne créera que dans la joie. Plus de luttes entre le devoir et la passion, plus d'affres sur les pas de l'Idéal en fuite. Il n'en

coûtera pas plus au Désir épuré de fleurir en Beauté qu'en Vertu. Et, dès aujourd'hui, même affligeante, la conscience artiste n'est-elle pas une joie, sombre parfois mais indéniable ? Un poète écrit :

« J'aime la majesté des souffrances humaines. »

Nietzche en imaginant sa loi du Retour Universel, conception accablante entre toutes, éprouve un désespoir pétri d'orgueil satisfait et lucide. Car l'homme peut être heureux par la qualité de sa souffrance.

Les Grecs, qui surent tout, enfermèrent le même enseignement dans le mythe délicieux de Pan et de Syrinx. Comme le demi-dieu d'Arcadie, l'homme futur vénèrera les possibilités de beauté captives dans ses douleurs. Et par là même il s'en consolera. En outre, à force de perfectionner la conscience, de multiplier les correspondances entre les phénomènes, il s'apercevra que bien peu de choses échappent en dernière analyse à la fatalité d'être belles. Et il ne doutera plus ce jour-là que la vie vaille la peine d'être vécue.

IV

Sans regarder si loin dans l'avenir, la richesse

et la majesté des thèmes qu'offre une telle conception de l'univers à la poésie présente justifient cet exposé trop long et trop bref à la fois. Ayant peu de grain à récolter, le moissonneur montre du moins aux semeurs le sillon qu'ils trouveront moins avare. C'est un devoir de justice, ce serait un devoir d'humilité si ce mot conservait une signification valable. N'était le respect dû au poète hiérophante de l'avenir, nous oserions faire ressortir aux yeux du poète d'aujourd'hui l'abondance et la variété des motifs que peut fournir cette théorie de l'univers. Poitrines frappées, sanglots, palinodies, imprécations, doutes lakistes, orgueils géants, modesties abjectes, sérénités, délires, pleurs vers le passé, deuils, déchirements, espoirs vers l'aube, hymnes, pœans, tout est là, tumultueux orchestre en puissance qui tarde à se déchaîner. Le poète moderne vit sur un fonds épuisé d'images, de symboles et d'accessoires. Il dit encore : « Seigneur » ! comme ses ancêtres disaient : « Muse ! » Ses mélancolies n'ont guère reculé l'horizon romantique. Et, parmi les contemporains, Chateaubriand en est resté au système de la nature de Buffon, comme Victor Hugo à celui de Voltaire. La recherche d'une originalité factice n'aboutit qu'à d'exquises musiques sur les terrasses des tours d'ivoire, ou d'autre part au

vagissement. Des douleurs et des espérances nouvelles veulent être clamées du haut des vierges promontoires où la Pensée comme l'Artémis de Tauride égorgeait naguère ses amants naufragés.

Quant aux vers qui suivent est-il nécessaire d'en dire qu'ils représentent des états d'âme successifs ce qui en explique l'apparente incohérence si le monisme ne se chargeait, avec tout ce qu'il porte de conciliant dans sa notion de l'erreur, de rassurer des scrupules démodés. Faut-il encore parler de la forme du sonnet, entachée d'artifice ? Flaubert écrivait : « Pourquoi quand on resserre sa pensée arrive-t-on toujours à faire un vers ? » Pourrait-on dire que lorsqu'on resserre son poème, on arrive à faire un sonnet ? Nul pourtant plus que l'auteur des sonnets présents, n'attend impatiemmeut le poète, plus *musicien* que Victor Hugo, qui réalisera dans notre langue les larges mouvements et les beaux contrastes rythmiques dont un Shelley (avec un idiome mieux adapté) a donné le pressentiment dans les chœurs de son *Prométhée délivré*. Il faudra toutes les puissances et toutes les magies du Verbe musical à l'annonciateur du règne de beauté.

*
* *

Ce n'est point d'espoirs plus médiocres que nous

croyons chargé dès tous les temps l'artiste, le *vates* où un Hartmann ne voudrait reconnaître que le pître du tréteau social.

L'œuvre, à la lumière de tels principes, n'apparaît plus comme un jeu, le résultat d'un vaniteux loisir, une recherche d'amour-propre, de lucre ou de divertissement égoïste. Elle n'est pas un résidu d'activités facultatives, mais l'essence d'une totalité d'énergies intégrales. Elle constitue pour l'individu, selon ses dons, sa réalisation possible, sa virtualité majeure, c'est-à-dire son *devoir* et sa *destinée* en même temps. Elle est son acte d'amour, de volonté, de foi tout ensemble. Elle est plus modestement son acte de durée, de simple persévérance dans l'être. Par elle il sert l'Espèce en travaillant à augmenter la conscience qu'elle prend de l'univers, conscience nécessaire à sa conservation. Il sait que l'évolution procède par essais et tâtonnements et que toute création humaine contient une part d'erreur et d'imbécillité qui la rend périssable. L'immortalité de l'œuvre est aussi peu concevable que l'immortalité personnelle de son auteur. Mais il reste à l'une comme à l'autre l'assurance d'une perpétuité plus secrète, plus aventureuse, plus désintéressée et peut-être en somme aussi féconde : l'oubli, comme la mort, n'est qu'un mot.

Si le fruit mal venu ne doit désaltérer personne, du moins il fera de sa pourriture le terreau d'où jaillira quelque tige prochaine mille fois plus virulente et plus belle. Et ce sera bien encore. Quant à l'arbre, il a droit d'orienter le fruit aux brises les plus salutaires et aux plus tièdes soleils, peut-être tout au plus de choisir la place dans l'herbe où le précipitera, l'heure venue, le poids fatidique des germes qui l'inclinent. Mais en se redressant la branche délivrée tend déjà vers la lumière l'impatience d'une fleur.

Soller de Majorque, janvier 1902.

ARS ET VITA

Homo liber de nullâ re minus
quam de morte cogitat.

BENEDICTUS DE SPINOZA.

J'écoute. Mon destin est derrière la porte.
Laissez-moi. Je vous aime et pourtant laissez-moi.
Otez vos cœurs du seuil, ne dites pas : Pourquoi ?
Il faut que je le suive, il attend que je sorte.

Au dehors c'est le froid, l'épouvante, l'aboi
Des populaces, l'ombre hostile — que m'importe !
Ta mère meurt... C'est bien que ma mère soit morte —
Ne parle point, berceau ; douce tombe, tais-toi.

Adieu. L'huis est poussé. L'étranger immobile
Est là. Quel est ton nom de sphynx ou de sibylle,
Orgueil, Désespérance, Amour ? Sinistre ou beau ?

Que me veux-tu, de quoi suis-je coupable ou digne ?
Tu ne peux me mener plus loin que le tombeau...
Il se tait. Il se met en route et me fait signe.



LES DEUILS

JEAN DE PATMOS PARLE

Or, m'étant reculé hors des Temps et du Lieu,
L'œil de l'esprit plongeant à l'horreur infinie,
Voici ce que je vis, une nuit d'agonie,
Mais mon cœur était fort dans la crainte de Dieu.

La Terre monstrueuse apparue au milieu
De ténèbres de poix, à sa croupe punie
Portait, noir chevaucheur, un colossal génie :
— Des cris passaient : « Viens !... Meurs !... Haine !...
[Je souffre... Adieu ».

Accroupi, bestial, en posture formelle
D'amour, éperonnant sa fuyante femelle,
Il s'engloutit, de rut aux abîmes clamant ;

Des lambeaux d'ouragan claquaient à ses épaules,
L'étau de ses genoux avait fléchi les pôles —
Et Dieu trônait joyeux en son haut Firmament.

A UN CRUCIFIX JANSÉNISTE

Tu dus épouvanter bien des agonisants,
Vieux Christ émacié dressant ton geste avare
Vers le Ciel défendu qu'il adjure et qu'il barre
Du haut de la croix noire au bois rongé des ans.

Leur terreur est encor sur ta face barbare,
Tes flancs de leurs baisers horribles sont luisants,
Baisers loyaux, d'enfer et de fièvre cuisants,
Noble amour qui de peur s'attise et se répare !

Combien de fois l'as-tu miré ce front jauni
Dans l'œil vitreux hagard du suprême déni !
Puis, enfin, sur le drap que l'eau bénite mouille,

Parmi les doigts mêlés en un geste implorant
Éternisant l'effroi de l'homme en sa dépouille,
Tu pèses sur le cœur des morts, ô Conquérant !

L'HOTE

Un être au fond de moi médite : il vient de loin,
Il est en route pour plus loin encore — il songe
Comme en un lit d'auberge un qui veille et prolonge
Quels remords, quels espoirs, dans la nuit, sans témoin.

Je ne demande pas son nom et j'ai très soin
De pas remuer l'ombre où son rêve plonge ;
Psyché passe une main sur la flamme, un mensonge
De paix grelotte au fond du ténébreux recoin.

Ce noir prisonnier songe à ses futures geôles,
Ou bien de liberté : barque à l'ombre des môles,
L'évasion, l'appel doré des horizons.

Et vous, sublimités du large et des cieux vastes !
Mais je le garde — aidé par les bons et les chastes.
J'ai peur de ses yeux quand il se tourne. Il me hait.

SOLITUDE

Fuis l'envieuse paix des foyers et les seuils
Par dessus quels l'amour lève les fiancées,
Et, suivant le chemin de tes propres pensées,
Va-t'en de solitude enivrer tes orgueils.

Le couchant te suivra de ses ombres versées
Du haut des noirs clochers où sonnèrent tes deuils;
Plonge à la douce nuit et ris aux bons accueils
Qui t'attendent au bord de tes douleurs passées.

Soit que l'exil te plaise au sein des foules sombres,
Ou qu'au désert prodigue en augustes décombres,
Un sein comme le tien libre à jamais du Vœu,

A ses marbres blessés endorme ta sagesse,
Va! Toute force est là loin de toute tendresse
Et le doigt levé du Silence montre Dieu.

L'ADIEU

O Nature, éternel adieu — de l'Avenir
Au Moment, de l'Atome à l'Atome — et tout s'aime ;
Vivre dans le baiser virginal et suprême
De l'heure mourante à l'heure morte — et mourir...

O veuvages sans fin, tout se pleure soi-même
A l'innombrable deuil sans jamais s'aguerrir ;
— Malédiction d'être et de se souvenir ! —
La saison jaunira, l'eau fuit, l'abeille essaime...

Et l'astre chaque soir de plus de douleur lourd
Qui, sous le poids de Dieu croulant au gouffre sourd,
Précipite au néant nos haines et nos gloires,

Emporte des tombeaux où l'amante à l'amant
Dit : « Tiens-moi... Je me sens m'enfuir... et longuement,
Par les trous de ses yeux pleure des larmes noires.

SCRUPULE

Je porte un vœu superbe à la tombe où je vais,
Mon cœur scellé le tient ainsi qu'un triple baume,
Je l'ai tu — comme sur deux lèvres une paume
Ont pesé sur moi l'homme impur, le temps mauvais.

J'ai plié cette bouche à leur morne idiome,
Cette bouche dont les sourires étaient faits
Selon la forme du grand mot que je savais,
J'ai régné par-dessus leurs fronts vils mon royaume.

Je meurs — et nul n'a vu le sceptre dans mes mains,
Ni, patients, venus par cent mille chemins,
De tous les bouts de l'Être et de la Destinée,

Ceux dont je suis le fils et le crime à la fois
Et qui m'auront en vain pour leur tâche obstinée
Haussé, cruel espoir, au tragique pavois.

LE MAUVAIS DOUTE

Beau tourment de la Lyre, ô rythmes, nombres d'or,
Où l'homme assoupissait les douleurs balancées,
Images, noble essaim de nymphes pourchassées,
Chœur fidèle et mouvant de l'infini décor ;

Prismes si tôt brisés où le sextuple essor
Des rayons enlaçait la vie et les pensées,
Prestiges, jeux divins de l'art, grâces blessées,
Vous nous enchanterez combien de temps encor !

Durci dans le conflit des sombres énergies,
L'homme dédaignera les naïves magies
Auxquelles souriait dans ses langes l'enfant ;

Et la Vérité nue en sa gloire formelle,
Loin de la Beauté morte et de l'Art décevant,
L'écrasera, muet, sur sa froide mamelle.

A UNE STATUE DU XVe SIÈCLE

Le cadavre d'un bond a jailli svelte et beau,
Et debout sur ton marbre, ô tombe carnassière,
Haut Désir allégé de l'antique poussière,
Il lève un cœur intact, urne, fleur ou flambeau.

Ironiques haillons de la beauté première,
Aux ossements encor pend quelque affreux lambeau,
Beaucoup du mort a fui vers l'être, et du tombeau
Rampé, ver, à la nuit, ou, tige, à la lumière.

Pauvre cœur fraternel, le plus tragique vœu
De l'idéal humain te jette aux pieds de Dieu,
Vaine soumission de l'homme à sa durée.

Ce soir, lourd d'un souci nouveau, courbe ta main
Vers le multiple espoir dont la terre sacrée
Nourrit affreusement la larve de demain.

QUESTION DANS LA NUIT

O trouble ! Tout soudain m'apparaît étranger :
Qu'est-ce que cette nuit où cogne son vol ivre
Aux astres un souci que je halète à suivre,
Que sont ces mondes, et ce monde, ô passager ?

Et qu'est-ce que le Temps, qui lie et qui délivre,
Eternité, qu'es-tu ? Las de t'interroger,
Le sage fait craquer sa tempe à te songer,
Qu'est-ce que l'homme, et Dieu? Qu'est-ce mourir ou vivre ?

Tout n'est que moi. Suprême angoisse, je contiens
Cette énigme où je vais, dont je meurs, d'où je viens,
Que je sens en mes flancs palpiter infinie ;

Moi seul principe, fin, miroir, mesure et loi,
Moi, que suis-je ?... Au secours, Conscience !... Agonie !
Je ne sais... plus de mots... Néant, referme-toi !

L'INASSOUVI

Couple si tu portas un amour sans mesure
Aux périssables flancs de ton humanité,
Tu rougis d'en devoir profaner la beauté
Au geste trivial et vil de la luxure.

Qu'as-tu fait de leur vœu d'extase et de fierté,
Rite servile où la vie infâme s'assure,
Lourd de honte présente et de douleur future,
Traître esclave oublieux du messsage emporté ?

Tu n'es qu'un pis-aller, baiser. La chair tâtonne ;
Au Désir infini l'avare Dieu ne donne
Qu'armes sans vertu, mots muets, vaines chaleurs !

Et les amants, prenant pour leur suprême couche
Ton seuil morne, Absolu, s'y mêlent bouche à bouche,
Dans leurs cheveux épars et le sang de leurs pleurs.

LES ESCLAVES

O Désir, empereur de l'Impossible, roi
Des terres d'Outre-Ciel aux marches insoumises,
Duc des Eldorados et des Terres promises,
Au palais de mon cœur tu sièges en arroi.

Satrape cul-de-jatte et qui n'économises
Ni rêves ivres, ni vœux d'amour ou d'effroi,
Dont la main tâtonnant sous les manches d'orfroi
De toutes les Isis veut lever ses chemises;

Dieu saoûl d'orgueil, de honte et de fureur, n'ayant
Que cinq valets pour ton caprice impatient,
Boîteux, fourbes, menteurs et prompts aux Saturnales,

Le *Sens*, faux pourvoyeurs de ton vaste péché,
Qui, pour tes rideaux clos sur les causes finales,
Fardent l'ombre en Cybèle, Aphrodite ou Psyché.

CARPE DIEM

Guéris-toi d'espérer et de croire, bafoue
Dogmes, dieux, et vis sans souci du lendemain,
Essuyant humblement du revers de la main
Le goût de l'éternel à ta lèvre de boue.

Qu'importe que tes vœux soient fiers, que ton chemin
Eventre l'horizon, l'Idéal à la proue !
Abject tu l'es essentiellement, avoue !
Cueille l'heure — jouis, comme un pourceau romain.

C'est la vieille sagesse infâme de la terre.
Enfin convalescent du mal héréditaire,
Ris au large banquet de l'appétit vainqueur.

L'Amour et le Devoir que le martyre enivre
La raison les dénie aux appels de ton cœur,
Jouis avec fureur et désespoir de vivre.

LE CENTAURE

Soit. A tout noble essor que l'homme rêve ou tente,
Pèse éternellement ton faix injurieux,
Impureté, qui vêts nos reins luxurieux,
Chape de plomb, pareille aux visions de Dante.

Soit. A nous deux, ô chair. Centaure furieux —
Ame et bête — au galop, par la mêlée ardente !
En l'extase physique aiguë et corrodante,
Vautrons à toute peau ton rut victorieux !

Toute la lyre ! Et lorsque auront claqué les cordes,
Je t'en flagellerai, si dru que tu les mordes —
Fouet divin qui fut mon génie et dont je veux

Te mener jusqu'au bord des belles gémonies
Où pourrissent orgueils, espoirs, gloires finies,
Et te jeter, fourbue, au néant de mes vœux !

L'INSPIRÉ PARLE :

Comme vous bruissez, ailes de l'Ineffable,
Reflets qui voulez vivre et pressez aux miroirs
De mon émotion vos fronts pâlis d'espoirs,
Fantômes enivrés au seuil du véritable !

Idéals à venir accouchés de mes soirs,
Beauté neuve, jaillie à la clarté durable,
Avide d'enchanter la route misérable,
Et de boire vos pleurs, ô mes beaux désespoirs !

Comme vous tourmentez la prison de mes veilles,
Impatient essaim de secrètes abeilles ;
Les corolles de l'Etre où dormaient jusqu'à moi

Vos promesses de miels divins et les blessures
Dont vous talonnerez nos défaites obscures
Le Sort louche les mêle à ses cheveux de roi.

ATALANTE

Il n'a rien eu de toi, Beauté de toutes choses,
L'amant au fier désir à jamais insoumis,
Qui te rêvait à lui, du fond des soirs amis,
Venant comme une vierge à de nouvelles roses.

Ma convoitise vers les sommets interdits
Où, grande aile d'amour, à ton heure tu poses,
Sonnait l'hymne orgueilleux des courses grandioses
Et le matin chantait : Va. Dompte. J'ai promis!

Jetez la terre, l'homme est mort. Voici la bèche
Plantée à la hauteur du front superbe, et, fraîche,
Sur la tombe déjà l'empreinte d'un pas sûr :

L'élu des lendemains se hâte dans l'azur!
Nous adorons tes pieds, Atalante éternelle,
Chaque deuil plus légère et chaque amour plus belle.

LE NOMBRE

Le Nombre dit : regarde en mon vaste réseau
Palpiter l'Univers; un astre à chaque maille
Scelle un riche butin où la Beauté tressaille
Nue et trahie, humide encore du berceau

De l'Océan sans fond, sans voile et sans oiseau
Où le mystère sombre à sa grâce travaille.
De Zénith à Nadir sans que la Loi défaille
Je la mène; je bats le rythme du fuseau

Des Parques; j'ai pesé l'Amour et le Fantôme;
L'orbite est longe du soleil et l'axiome
Ploie en cariatide aux bases du Certain

L'Esprit humilié sous le temple hautain.
J'ai calculé ta haine et le faix qu'elle lève;
Un jour de plus, Atlas, et je tiendrai ton rêve!

LA PLANÈTE

I

Mystiquement, autour du vieil astre son père,
Avec ses dieux, ses mers, ses crimes, ses travaux,
Ceinte de vieux soucis et de rêves nouveaux,
Comme un front sous des fleurs noué d'une vipère.

Elle flottait parmi l'espace millénaire.
En ces jours-là, fumante encore du Chaos,
La Terre ne comptait ni tombes, ni berceaux,
Ni peines, ni vouloirs, ni demain, ni naguère.

Le Temps fut... Au Pœan de ses jalouses sœurs,
L'étoile se mêlait avec tant de douceurs,
Que les premiers humains rêvèrent d'un génie

Tendre, compatissant en sa clarté bénie,
Et les esprits pensifs et les humbles amours
L'interrogeaient, la nuit, sur la mer et les tours.

II

Un jour, violateur des ténèbres lucides,
Ployant les durs rayons à son riche larcin,
L'œil de l'homme au filet prit le globe prochain.
Seul apparut courant sur les plaines arides,

Le lit des océans, les chaînes, le bassin
Des fleuves, monstrueux, un Rune, à ces flancs vides
Sculpté par quelque adieu sublime d'Atlantides,
Mais nul ne lut la Lettre, ou sonda le Dessein.

Peut-être pleurait là l'épitaphe d'un monde,
Verbe unique, absolu, parole sans seconde,
De frères inconnus tragique testament,

Le vol de leur durée à l'énigme éternelle...
Hélas ! Mot-Prométhée au noir bloc inclément
Chaque siècle qui fuit t'insulte de son aile.

SOIR DANS L'HIMALAYA

Les troupeaux à pas lents descendent la montagne
Dont l'ombre au même rythme immuable et pensif
Suit à l'autre versant l'or du jour fugitif.
La grande patience éternelle vous gagne.

Paix soit à nos aïeux. Dans le beau soir naïf,
Ces monts, jeunes alors, cette même campagne,
Ces bêtes que la nuit aux pâtis accompagne
Leur nommèrent les dieux du monde primitif.

Simples dieux qu'on aimait, rois des aubes védiques,
Dispensateurs de pluie et de lait, riches seins
De la terre, c'est vous qu'aux lointains fatidiques,

D'Hellas je vois renaître en lumineux essaims...
Quel bourreau syrien, quel Baal aux mains cruelles
Vous a volé la foi de nos cœurs infidèles ?

A HEDDA GABLER

Belle reine des temps nouveaux, ô fleur logique
En qui s'épanouit le féminin fiévreux,
Tu saignes, en beauté dans le pampre bachique
Qui ceint selon tes vœux le front de l'amoureux.

Sous la fatalité de la laideur tragique,
Du jour, de l'acte et l'homme, en un dégoût affreux,
Exécute avec toi d'une balle anarchique
L'avenir ployé dans ton ventre douloureux.

Quel destin s'immola dans le germe homicide,
Qui pesait à ce flanc de palpiter avide?
Quel vouloir effrayant à toi-même inconnu

Renia dans ta mort la lumière prochaine ?
Ou le sein de la femme est-il donc devenu
Un gîte si peu sûr pour l'Espérance humaine ?

A LA PITIÉ

Ton sein chaud sous l'étoffe a des relents de fards
Et brûle sous mon front d'une fièvre équivoque,
Les doux mots de ta bouche un pli faux les révoque,
Amante des douleurs, j'ai lu dans tes regards.

Quoi ? Vil aussi, dernier Idéal que j'invoque !
Horreur ! Montrant la croupe et le ventre aux trois quarts,
Sur le pied de cheval des Satyres cafards
Lèvent la robe chaste où du sang frais provoque.

Maudits soient les Sauveurs, et moi, triste devin,
Et toi Luxure où nous adorions le Divin !
Tu n'étais pas dans la Nature : elle se venge :

Et du rêve des Purs retombé dans la fange,
L'homme boit en tes pleurs la honte et le remord,
Abominable fruit du Désir et la Mort.

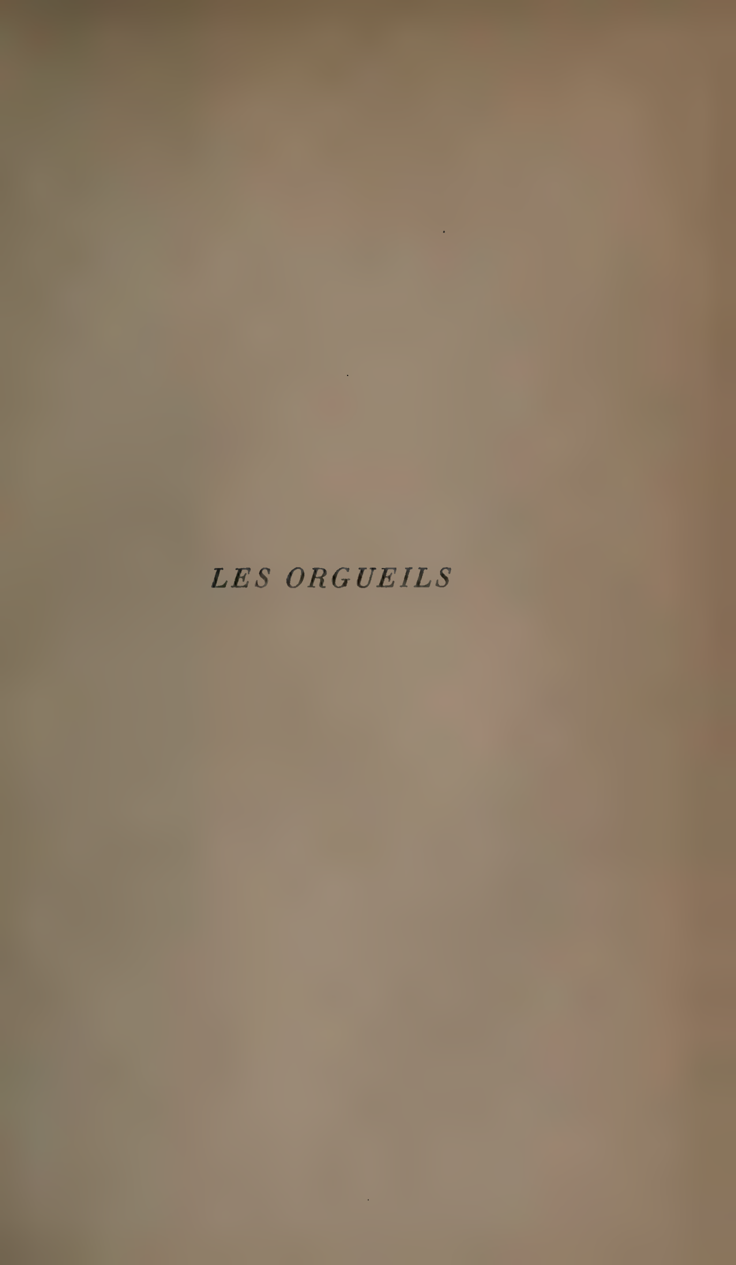
LE DERNIER DEUIL

De ton pays mourant, de ta race fléchie,
Du seuil enténébré de leur proche néant,
Lève-toi, jeune espoir, et ris en renouant
La Cause jamais lasse à la Fin resurgie.

Que nul lâche sanglot n'étrangle ton Pœan ;
Tes morts perpétués en ta mâle énergie
Il sied de les pleurer tout bas, peine affranchie
Par l'orgueilleuse foi d'un lendemain géant.

Quelque soir, au plus haut d'un col de la Montagne,
Deuil immense qu'un ban de spectres accompagne,
Nous ensevelirons la Patrie et les Dieux ;

Puis, graves, rallumant aux torches consumées,
Pur de sang à jamais le flambleau des aïeux,
Nous reprendront la nuit des routes innommées.



LES ORGUEILS

L'ARC DE TRIOMPHE

J'ai tendu pour coucher mes soleils familiers
Des pans de ciel enclos de pierres triomphales,
Allumant au sabot cabré des Bucéphales
Les corniches d'airain à têtes de béliers.

Quand se soulèveront, immenses, des Annales
Les mémoires de moi qui scellai ces piliers,
En grands noms résonnant comme des boucliers
L'arche promulguera mes pompes centennales.

Chaque siècle est jeté comme un nouveau levain
Au pain de mon exemple, à mes plus beaux revivres,
Le Temps confirmera ma gloire comme un vin

Pressé jadis au pied de mes Victoires ivres,
Et, sublime, au gibet du solstice vermeil,
Vois ! Je rive un carcan de porphyre au Soleil !

ORGUEIL DE L'AIMÉ

Il marchait dans l'amour comme dans le parfum
De lui-même, ce corps qu'il fallait trop qu'on aime,
Le chaste aveu, celui qui maudit et blasphème,
Soupir de tourterelle ou cri de bête à jeun,

Bruissaient aux talons légers avec plus d'un
Rêve musicien; le Désir, rouge et blême,
Et l'espoir de la vierge odieux à lui-même,
Lourd manteau, le suivaient d'un murmure importun.

Ses pas faisaient un bruit de baisers et de pleurs
Lorsque le ramenait l'aube dans ses pâleurs,
Très las d'avoir longtemps erré dans trop de songes,

Et, balançant d'un doigt les fervents désespoirs
Au dessus de la mort, il faisait les mensonges
Dont vous vous consolez, affres des derniers soirs.

SACERDOCE

La prière sous les lampes des sanctuaires,
La nuit — et le frisson des cryptes au soupir
Des châsses d'or où sous l'opale et le saphir
Les cires jaunes et les mots obituaires

Dorment les ossements des saints — le repentir
Au grillage de bois murmurant, les suaires
Des morts réconfortés par tes électuaires,
Pénitence, où se dit toute âme sans mentir.

L'orgue parmi la pierre éperdue et dorée
Cuite des baumes bleus d'Assur et d'Erythrée,
Tonnant, ô Sinaï d'où chaque aube tu viens

Face à face voir Dieu, te nourrir du prodige
D'un Dieu que ton sang roule, être Dieu — Dieu ! — que dis-je,
Créer Dieu !... Quel orgueil, prêtre, paiera tes biens ?

CONCUPISCENCE

Ardeur de posséder, ivresse de connaître,
Vous n'êtes qu'un seul vœu né d'un pareil espoir ;
Aimer c'est le désir aiguisé de savoir
Mieux qu'avec la science et plus outre que l'être.

Marc-Aurèle, Don Juan ; l'amant, le géomètre
Courbent la même soif au même réservoir,
Mais dans ses trahisons l'étreinte laisse voir
Des secrets que l'esprit voudrait en vain soumettre.

Imagine la fleur étrange de ces yeux,
Et ces balbutiements et ces cris glorieux,
Cette voix qu'à l'extase envierait l'agonie...

Puis va, somme, conquiers. Ah ! qu'il t'importe peu
Le lambeau de ta chair dont tu payes le dieu,
Au prix d'un tel éclair, moment d'âme infinie !

PERIL

Mieux que la Volupté, d'un bras moins hasardeux,
La Mort soulève aussi le voile où nous flairâmes
L'inavoué de la conscience et des âmes ;
Elle et son frère Amour ont des flambeaux tous deux.

Le danger ! l'homme y dit son mot, fier ou piteux.
O caresses, périls, impérieux Sésames,
Vous suscitez en nous des dieux ou des infâmes ;
La Peur comme le Rut a son spasme honteux.

Transports ! embrassements des veilles de bataille !
Le plaisir déchirant dont votre émoi défaille
Aucun autre frisson ne nous le révéla ;

Sur les ailes de plomb du meurtre que tu mènes
Un jour sois emporté, jeune corps que voilà,
Tout chaud d'étreintes et d'extases surhumaines !

CONSEIL

Ton être, tes désirs ivres, multipliés,
Enlace-les à tout, épuise les haleines
De la vie, effeuillant sur toutes coupes pleines
La rose triomphale et les tendres lauriers.

Aime de tout toi-même, au dam des pudeurs vaines,
Cœur, âme, sens chétifs déliés des colliers
De l'Utile — aime au nom des vieux morts spoliés
Dont l'effroi dessécha la sève dans les veines.

Une force d'aimer sois cela, rêve et chair :
Tout est dans tout : le pur, l'impur, le ciel, l'enfer ;
Et, comme un nœud grouillant de reptiles salaces,

La Ferveur, la Pitié, la Luxure et l'Amour
Tordant sous le Destin leurs étreintes vivaces
Saignent le même sang aux serres du Vautour.

LE PASSE

A Henri de Régnier.

SOIR PANIQUE

Io, Io ! Pan, je suis ivre. Au galop ! Que par l'aire,
Par les champs, les guérets, par la plaine et le roc,
Satyres, satyreaux, jusques au premier coq,
De vos sabots d'onyx tinte la corne claire.

Dans le frêne enfonçant l'ivoire de son croc,
Un grand léopard blanc emporte un thyrse et flaire
Les talons empourprés par la grappe solaire,
Io, Pan ! Salut, vieux roi du pressoir et du soc.

Dételle les lions de la grande Cybèle,
Emporte-la parmi le pampre où se rebelle
Le flot des noirs cheveux opprimés par les tours,

Et toi, pieuse nuit qu'en ton ombre enflammée
Chaude de vos sueurs, ô divines amours,
Se mêle toute chair frémissante et pâmée !

A VENUS VULGAIRE

Vénus des carrefours, des cirques et des bouges,
Vénus des matelots et des cochers urbains,
Vénus des vagabonds et des chauffeurs de bains,
Vénus des lupanars, des gitons et des gouges !

Le prime émoi viril des furtifs coquebins,
L'assaut du bestiaire essuyant ses mains rouges
A ses seins macérés de fards, sans que tu bouges,
Muette au tyro grec comme aux bouviers sabins ;

La rixe, le vin noir, la tétonnière ouvrée
De l'Augusta, le cri de la vierge livrée,
L'ahan des ruts fourbus par les soirs triomphaux,

Sont tiens, ô reine ; et c'est selon tes vœux, pensives,
Que les louves à l'aube estompent d'un trait faux
Leurs yeux las par tes nuits battus jusqu'aux gencives.

A VÉNUS VICTORIEUSE

Sur tes caps de porphyre et sur tes plages d'or,
O reine, je menai jadis les priapées,
Sculptant leur frise au ciel : bras nus, thyrses, épées,
Dont l'orgueil des couchants divinisait l'essor !

Idole, je t'aimai. De ferveurs usurpées
Je t'ai, cœur rénégat, mal gardé le trésor,
Mais, dans l'affre sacré des flûtes et du cor,
Mes désirs ont connu l'émoi dont tu les paies.

Aux gibets de Lampsaque, un soir propre à tes jeux,
Le bouc camard au front ceint d'un myrte outrageux
Déterra pour ma soif la brune mandragore,

Et tes Pasiphaës au fatidique airain
Des mortiers ont broyé le philtre souverain
Dont, deux mille ans trop tard, le feu me brûle encore.

SATYRE DANSANT

Les sistres ! Ah ! le dieu m'a mis debout d'un bond,
Ah ! son rythme me cingle et, redoublé, halète,
Et m'enroule vibrant comme la bandelette
Au thyrse dans le vent d'un élan furibond.

Ah ! je suis la cymbale et le bruit — tout se fond
De moi : genoux choqués qu'une griffe fouette,
Œil fou, crins tournoyants — dans les cris qu'il souhaite
Iacchos gonfle mes reins de son branle profond !

Je suis la Lyre. Io ! Je suis le Dieu. Je claque
Dans la crotale et brûle en l'encens syriaque :
Désir, assouvissance, amour, crime, univers !

Le ciel a pour miroir ma poitrine bleuâtre,
Entre mes pieds de bouc et mon masque de plâtre
Dansent les Firmaments parmi les pampres verts !

LES MAGICIENNES

« Bombo ! Gorgo ! Mormo ! pareille au sein tari,
Livide et bleue — ô triple Hécate qui consternes,
Qui fais hurler les chiens aux dalles des citernes,
Par qui la mer est blême et le noyé mûri ;

Qui dans les carrefours, aux viviers, aux poternes
Mange le front du Terme, à qui plaisent le cri
Du passant assommé, les gonds du pilori,
Qui déçois le joueur et pipes les quaternes !

Triple Hécate, descends vers nous — nous te sommons.
Crains-tu de te meurtrir à la croupe des monts ?
Sous l'arbre et le gibet tes sibylles essuient

Les miroirs. L'œuvre attend. Bombo ! Gorgo ! Mormo !
. . . .
Chienne !... L'aube ! » Elles sont à cheval, elles fuient
Pâles et meurtrissant leurs sexes au pommeau.

JARDIN DU ROI

L'Automne fait danser les Heures sur la mousse
Et les gazons d'argent des parcs abandonnés,
Près des bronzes, des buis et des marbres veinés,
Et voici l'Heure triste, et voici l'Heure douce.

Une colonne rose en la verdure rousse,
Sur la pâle pelouse, Heures, où vous tournez,
Dresse à son chapiteau d'acanthe aux ors fanés
Un Amour éprouvant une flèche du pouce.

Et les filles du vieux Saturne, les heureuses,
Les graves, tournent : l'une à ses dents amoureuses
Tient un fruit, l'autre est nue avec un masque noir ;

Et toutes tournent dans les soirs élégiaques,
Comme les feuilles dans les vents, les zodiaques
Au ciel et les ans l'un après l'autre, et l'espoir.

L'INITIÉE

Evohé ! Saboë ! Je me meurs. Menez-moi
Par mes bras étendus vers la montagne. Oh ! presse
A mon cou renversé ta lèvre — un Dieu m'oppresse,
Un Dieu m'habite — orgueil, démence, flamme, effroi !

Chair traîtresse, des mots... ô lèvre, gonfle-toi
D'ineffable : un sabot lascif foule ma tresse...
Ah ! Satyre... non viens, ma bouche à ton ivresse
Tend mieux la mienne ainsi. Dionysos, ô roi !

Voici le fauve été, la fleur de vigne éclose,
Accueille, dieu doré de la grappe et la rose,
Prince des tambourins obsédants, toi qui prends

Et donnes, tout ce corps, ardente et folle aumône,
Et que ma chair épuise abattue à ton trône
La Mort et le Plaisir en tes bras délirants !

BACCHANTE AU REPOS

L'épieu blanc couronné de la pomme de pin,
Près du bord, fait trembler aux jeux de la Naïade
Sa bandelette lasse — un quartier de grenade
A terre gît — l'Aurore aux pentes du ravin

N'éclaire rien de plus ; le Cithéron divin
Mêle un lointain tambour à l'agreste cascade ;
Bacchus fuit — mais, dans l'air plus pâle, une Ménade
Se découvre courbée au chaste flot sylvain.

Et la vipère d'or, prunelles d'escarboucles,
Lèche à la joue en feu sous les pendantes boucles
Vin, sueur, diamants de rubis ocellés ;

L'enfant boit, se soulève, au frais porphyre pose
Une main et sourit de ses cils emperlés
A l'immense horizon que l'aube peint de rose.

LA SIRÈNE

Les seins à fleur de vague et les bras sous le cou,
Près d'une île de ponce, à l'ombre des caps roses,
La Sirène Molpo dit la chanson des Causes.
Les chevaux du Soleil tourmentent leur licou.

Un vieux chant du Chaos — grave et clair tout à coup
Dont Ghê berça Typhon sur ses grands seins moroses ;
Elle dit les amours et les Métamorphoses,
L'Argonaute parti dans le soir, et jusqu'où... ?

Du seuil oriental la pourpre à flots ruisselle,
Le rivage de sable où l'écume étincelle
Tend vers les bois de pins son arc d'ivoire et d'or ;

Midi vient de diamants chargeant la rame ; l'ombre
Le suit — et la chanteuse, au golfe qui s'endort,
A pic, les yeux ouverts, avec le soleil, sombre.

SOIR PRIMITIF

Un plus jeune soleil plongeait au ciel extrême,
Le guerrier roux s'assit sous le chêne trapu :
L'univers est sans noms encor, nul n'a rompu
Le silence sacré qu'il garde sur soi-même.

Le flot d'or pressait l'astre, ivre de l'avoir bu :
Pour la première fois, à leur gloire suprême
L'Ancêtre frissonna — La Beauté fut — et blême
Sous l'extase et l'orgueil, il vint vers la tribu.

Les chasseurs près des feux rirent de ses mains vides,
Sa femelle battit ses mamelles arides,
Mais la rude voyant ne baissait pas le front ;

Alors on vit aussi rire le ciel superbe
Au flot amer, le pic à l'antre, l'astre à l'herbe,
Et le premier génie à son premier affront.

TÊTES D'ORPHÉES

I

Au pâle front fatal les glaces du courant
Lavent le sang de l'homme et des vendanges mûres,
Mais l'annonçant en fleurs, en rayons, en murmures,
Court le printemps pieux sur le bord du torrent.

Et, du ciel, de la mer, des cimes, des ramures,
Par la Thrace funèbre ou leur pitié surprend
La grâce encore enfant des choses se pleurant,
Olympiens, Géants, Nymphes, Tritons, Lémures,

Peuple du flot bleuâtre et de l'antre secret,
Cabires des volcans dont le soleil rirait,
Terreurs qu'Il recréait en Beauté, voix profonde

Et confuse du Temps, la Force et l'Elément,
Toute la poésie éternelle du Monde
Suivaient le grand débris de leur gémissement.

II

Au fil d'un fleuve sombre étouffé de comptoirs
— Un soir des temps — j'ai vu descendre, solitaire,
La tête du dernier poète de la terre,
Fomenteur châtié d'anciens désespoirs.

Son sang n'a point taché sous la peau de panthère
Un beau flanc de Bacchante allumé de vins noirs ;
Non, sous le glaive abstrait de plus mornes savoirs
Meurt qui brûlait nos cœurs aux poisons du Mystère.

Et la tête flottait, buvant le flot impur,
Et, ni les monts ingrats, ni l'arbre, ni l'azur
Ne la virent passer, lamentable et sublime ;

Aveugle de ses yeux pleins de vase, muet
De cette bouche morte où Dieu se saluait,
Le Tout roulait son âme — inutile — à l'Abîme.

MARBRES

Marbres blancs, marbres roux, pulpe diamantée
De fruit surnaturel, neiges de soufre et d'or,
Marbres roses, vivants; porphyre pourpre encor
Des vengeances d'Iacchos et du sang de Penthée;

Marbres noirs, si profonds, à la veine argentée;
Albâtre où le jour mure, avare, un blond trésor
De rayons pour compter la nuit; jaspes, portor;
Marbres gris, ondulés et couleur d'eau hantée

Qui sourit à l'entour d'un mystère sombré;
Marbres verts pareils aux forêts, onyx ambré,
Jades les mieux aimés, faits de lune et d'absinthe,

En vous, aînés de Ghê, silex au regard clair,
L'âme du minéral affleure et votre chair
Ne déçoit qu'à demi mon impossible étreinte.

D'APRÈS TURNER

(ULYSSES DERIDING POLYPHEMUS)

Pousse le flot, bondis. Salut, nef du Héros !
Aube marine, azurs, rayons, pourpres de sacres,
Ecume épanouie en de vivantes nacres,
Roses de perles-fleurs, de seins et de coraux ;

Exaltez le Subtil échappé des massacres !
Il a vu la Tauride effrayante, Scyros,
Crète où le sang des dieux assouvit les taureaux,
Ses mâts ont dans huit mers lavé leurs simulacres.

Bombe voile, pliez rames : un vœu puissant
T'enivre, bon vaisseau du Roi resplendissant,
Chantez les horizons promis, ô Néréides !

Cependant que, très haut, dans la nuée en feu,
Monstrueux, rugissants, cratère et demi-dieu,
Râlent plus haut l'Espoir des voiles intrépides !

MARC-AURÈLE

Ronflez buccins, tonnez airains tumultuaires!
Avec Rome, Antonin le Pieux, général,
Détourne vers le nord, de l'autel augural
Un front triste déjà des lauriers statuaires.

Blanche, simple, invitant aux respects somptuaires
Sa toge couvre un cœur stoïque et libéral,
Il va vers la Dacie et l'âpre littoral
Où des fleuves glacés rongent leurs estuaires.

. . . .

L'ombre — les légions derrière le fossé
Dorment — le Romain brun rit dans des bras barbares
— Un cheval au piquet s'ébroue . . . Aux nuits avares

D'astres seule une tente éclairée a versé
Le rayon où le sage en sa veille profonde
Suit un regard d'enfant ou l'énigme du monde.

INSCRIT SUR UNE URNE D'ENFANT

De Naïs, étranger, sous ces palmes menues
Et ces paroles dort la grâce frêle et prompte;
J'ai dansé les amours des dieux : l'Erôs qui dompte,
L'Erôs qui rit — de Cos mes mères sont venues.

Je danse deux hivers dans Antioche où j'affronte
Bathylle — On m'adora, ces choses sont connues;
Et nous fûmes cinq cents à nager toutes nues
Aux marbres roux et bleus des viviers de l'Oronte.

Derrière l'émeraude un jour l'œil de César
Dit: Demain ! — Je ne vis point l'aube — Hélas ! Loin d'elle,
Depuis, je danse aux champs d'Hadès, sur l'asphodèle.

L'urne est petite et ronde ainsi qu'un pot de fard,
Ma cendre y pèse encor plus qu'hier tout moi-même,
Lycon l'orna de fleurs et de ces vers. Il m'aime.

PONCIF

Sous le joug des terreurs où l'homme succombait
Dans l'âme ténébreuse et la chair hérissée
De ceux qui m'ont légué la vie et la pensée
J'ai tremblé deux mille ans à l'ombre d'un gibet.

Aujourd'hui détestant la cause dans l'effet
Je suis libre et je hais l'épouvante passée,
Mais leur fourbe morale à leur théodicée
Survit, et l'odieux de laideur se parfait.

Ah ! revenir aux jours de force et de lumière
Ou l'Hellas enivré de sa grâce première
Dressait dans le ciel bleu le Parthénon vermeil,

Saluer dans le Beau la mesure du Juste,
Etre un rire de dieu fait rythme, chair robuste,
Et danser le Pœan tout nu dans le soleil !

ENTRÉE D'ALCIBIADE

Phèdre se tut. La nuit grecque épanchait les flots
De sa ténèbre bleue. Exquise sur leurs têtes
Fut l'ombre. Nés des fleurs et des coupes de fêtes,
Dansaient, mélodieux, les mythes frais éclos.

Tout à coup des chansons, des flûtes, des grelots...
Est-ce Dionysos aux belles bandelettes?
Sous le lierre épousé de pâles violettes,
C'est, plus ivre qu'à Crète et plus beau qu'à Délos,

Un autre dieu. Salut, Alcibiade! Place!
Qu'il entre. Une tunique. Antonoé, délace
Sa sandale, et le lit de myrte soit jonché!...

Tel à ton pur banquet, sagesse glorieuse,
Ma flûte mène encor le libre et beau Péché
Dont rêva jusqu'au jour ta veille harmonieuse!

SARCOPHAGE

Vous nouerez à l'entour de ma cendre jalouse
Au flanc des marbres blonds qui me tiendront, le jeu
D'un beau cortège impur ou Chèvre, demi-dieu,
Nymphe, tigre, anse, fleur, tout se mêle et s'épouse;

Quatre lèvres en feu mordant la même arbouse,
Reins bruns pliant d'ivresse ou d'impudique aveu...
Et je reposerai mieux là selon mon vœu
Que sur l'Olympe bleu dormant, veillé des Douze.

Pierre divine, chair plus vive, où, d'art touché,
Dure divinisé notre infirme péché,
Veille-moi pour me dire aux piétés des choses,

Au moins un bref moment avant que d'être aussi
Poussière, étreins la mienne et la retiens ici :
Beau seuil d'où vous m'aurez, folles métamorphoses !

DON DU MIROIR

La bordure de clairs émaux qui se découpe
En rivage, cernant d'un ovale incertain
Ce peu d'abîme, double aux mystères du tain
Des gemmes, fleurs dont l'eau morte sertit sa coupe.

Le long du manche, vers un pâtre clandestin,
L'artiste eût pu mener les Naïades en troupe,
Mais, tout seul, allongeant de la nuque à la croupe,
Sa ligne pure dans l'herbe pâle et le thym

Que l'hyacinthe — pierre ou corolle — parsème,
Un Narcisse d'argent accoudé rêve. Il s'aime.

Prends ce miroir. Ton front sied au trouble halo
Dont il l'irise. Prends. Mais crains que de ses gouffres
Surgisse quelque soir le Péché dont tu souffres,
Enfant mystérieux de Narcisse et de l'Eau.

AUX THERMES DE CARACALLA

(VOX LOQUITUR)

Toute l'ivresse bue et tout l'amour aimé
Depuis le premier verre et la première extase,
Toute la chair mortelle au bûcher qui l'embrase,
Tout ce qui de Désir au néant a fumé

Dès le Temps, l'Etre, l'Homme et l'enfer allumé,
Mon cœur le tient enclos — tel le bronze du vase
Que le pêcheur arabe a tiré de la vase
Opprime le tourment d'un Génie enfermé.

Car mon âme est le lieu des luxures du monde;
Chacune s'y revit, s'y confirme et s'y fonde,
Trempant dans ma douleur son miracle charnel;

Morts, soyez consolés d'avoir crue éphémère
La sainte Volupté, reine de la Chimère,
J'en porte le trésor intact à l'Eternel!

Rome.

SABBATS DE LYBIE

La lune chaude dans la nuit égyptiaque
Miaule et s'arque en amour sur les pylones plats,
Le temple bestial, au rauque appel des chats,
Déchire ses murs peints d'effroi démoniaque.

Spasmes de dieux vautrés à ses phosphores mats,
Flûtes, sanglots d'enfant violé, cris fous où craque
Le rut sous la douleur, râles d'affre et d'attaque,
Silences haletants pleins de muets pourchas !

Roucoulements pareils à des glouglous de plaie
Vidant son âme dans un sang luxurieux
— Messalines au croc ou Césars à la claie...

Et les vieux sphynx cabrés de désir furieux
Font grincer au parvis des temples hypostyles
Granit et lune sous leurs griffes rétractiles.

Boulaq.

L'ABSENCE

Dans la gorge où l'écho de langueur affaibli
Ne sut jamais moquer ni sources, ni musiques,
Un temple las m'abrite au deuil de ses portiques;
Mon nom? Je suis l'Absence et je berce l'Oubli.

Par le retour des cieux qu'on ne sait plus pâli
Mon pied fleurit parmi les lotus léthargiques,
Et tant d'yeux à laver ses candeurs chimériques
Se sont pleurés qu'il semble un ossement poli.

Mon triste enfant vit-il? Parfois il rit. On pleure.
Voici la scabieuse et le cyprès qu'au leurre
De son baiser mêla son père ailé, le leur;

Je suis maîtresse de l'Espace, l'Homme et l'Heure;
Ecoutons — volupté de ce qui ne demeure,
L'amant qui s'en retourne et le cygne qui meurt.

PARADOXES LYRIQUES

A José-Maria de Heredia.



RÊVES

L'EPREUVE

Je veux un désespoir sublime, par delà
Celui que peut donner la créature vile,
Qui fonde sur ma vie et sa tâche servile,
M'accouche de moi-même et dise : Te voilà.

L'accoutumance châtre et le devoir mutile ;
Le long des chemins du tombeau que fais-tu là,
Tapi dans les fossés où ta chair s'essouffla
De baisers lâches ou de prière inutile ?

Ah ! qu'en un gouffre amer de poix et de bitume
Je touche enfin le fond de suprême amertume,
Qui, baisé de ma bouche et frappé du talon,

Me renvoie, ivre et Dieu par ma peine et ma joie,
A la vie, au grand ciel, humble et fervente proie
D'un probe espoir jailli de mon passé félon.

ÉPITAPHE

Terre, reprends ce corps au flot de l'Apparence
Miré par le hasard de tes desseins peu sûrs,
Souviens-toi qu'il fut beau pour tes travaux futurs,
Nourris ton proche avril de sa tendre espérance.

Ce cœur libères-en les atomes obscurs
Réunis peu de temps pour beaucoup de souffrance,
De la forme d'amour, de peine et d'ignorance
Dont la feuille du lierre imite l'ombre aux murs.

Ton long baiser soit frais à la bouche livide ;
Presse-la, cette chair de tout l'amour avide
D'une caresse humaine, ô terre, et te souviens

Que jadis tu chantas par des lèvres offertes,
Tu frémis en baisers avant qu'en feuilles vertes,
Tu pleuras par des yeux — Clos doucement les siens.

LA VOLUPTÉ GRAVE

Je hais l'aveu stupide et le rire difforme ;
Sous sa tiare de rouges fleurs mon front d'airain
A la tristesse dont fut à jamais empreint
Le geste de vie, en silence, se conforme.

Mon âme c'est l'essence intime de la Forme ;
Je révulse les yeux et je creuse le rein,
Ma bouche sans promesse est bonne à qui m'étreint,
Puis je lui dis qu'il meure ou je lui dis qu'il dorme.

Je suis la Volupté grave, c'est l'idéal
Des forts que tu boiras dans mon œil animal,
Puis l'Absolu : tes sens sont des sceaux qu'il faut rompre.

Mais, détestant la Vierge et l'innocence, j'ai
Au Tombeau bien souvent sous mon myrte affligé
Envié le plaisir délicat de corrompre.

LIBITINÆ

Notre amour fou d'orgueil et de rébellions
Luttait par nos bras nus, criait par notre bouche,
Murant nos désespoirs dans l'étreinte farouche
De plaisirs échangés comme des talions.

Sceau d'énigme et de mort dont nous les scellions
— Comme un sphynx arborant au poitrail un cartouche —
Nos seins bleuis disaient l'effroi de notre couche
Et l'effluve homicide ardant nos ganglions.

Vœu de meurtre sommé dans le geste qui crée,
Chacun, voulant tuer et ne survivra plus,
Rué vers le foyer des spasmes absolus

A travers l'autre chair complice et massacrée !...

. . . .

Mort, innombrable seuil du profond Devenir,
Qu'y vont-ils féconder ce crime et ce désir ?

PRÈS D'UN CERCUEIL

Afin que l'âme pure au seuil des épouvantes
Connaisse son Sauveur et son Juge, priez ;
Car il veut à grands cris que vous l'adjuriez
Et qu'éclate son nom sur vos lèvres vivantes.

Peut-être il tarderait. L'âme que vous pleuriez
En route vers son Dieu sur des ailes ferventes,
Craignez qu'elle n'hésite aux portes triomphantes
Du palais où le maître attend ses ouvriers.

Il ne sied point qu'un Dieu mente. L'âme était sûre.
Appelez-lui l'époux — car la tâche fut dure,
Et la Loi fut gardée et les pactes souscrits ;

Et vous ne pouvez pas, si noble et tant aimée,
La laisser sangloter en cette ombre innommée,
Afin que son Seigneur vienne, joignez vos cris.

L'ABBÉ DE RANCÉ

AU CRANE

> ... Mme de Montbazon était allée à l'infidélité éternelle.
>
> CHATEAUBRIAND.

Masque levé, c'est vous, belle, enfin que je vois,
La vie est une nuit de bal où l'amour quête
L'énigme de beauté. Pour si noble conquête
J'ai jugé les palais du siècle trop étroits.

Temple de Dieu vivant, elle vient, elle est prête.
Ma lèvre morne au faux visage d'autrefois
S'épuisa-t-elle assez ! Ah ! que vous étiez froids,
Baisers d'alors tendus vers l'essence secrète !

Maintenant j'userai, bouche amère et fidèle
La chair qui bride encor mon extase immortelle
A l'ivoire adoré de ce rêve camard.

Fous, qui croyaient qu'un tel amour pleure ou s'expie !...
Dieu seul est assez noir pour bien cacher l'impie ;
O ma dame, tous deux je vous connus trop tard.

ÉPHÉSIAQUE

Un geste impérieux convie à son remord
Tes vertiges d'agir, rêves aristocrates,
Où tu sens palpiter l'âme des Erostrates,
Du surhumain orgueil mystérieux ressort.

Vils le Lucre et la Chair, et le But et l'Effort ;
Par-dessus tant de fronts où vous désespérâtes,
Héros, martyrs, du seuil de vos tombes ingrates
Passez-nous le flambeau de l'audace et du sort !

Le geste est sanction de l'œuvre ; tiens le livre
Au-dessus de la mer, mais nage. Vaincs, délivre !
Où si l'Acte excellent en son intégrité

Ne daigne d'un motif risquer l'infirmité,
Plus haut que le Vœu traître ou le Renom débile,
Veuille ta mort ainsi que ton amour — stérile.

LOGIQUE

Lorsque le Désir fond sur ma chair et la mord,
Je me pétris joyeux sous sa serre brutale,
Et rien de moi n'échappe à l'emprise totale,
Et mes os ont connu l'affre fou de la mort.

Quand le poids d'un regard plus puissant que le sort
Me ploie ainsi qu'un jonc à la douleur fatale,
J'exulte dans l'Orgueil et dans le Deuil m'étale,
Et je suis plein d'un maître impitoyable et fort.

Vois, dans le rouge éclair de ton extase offerte,
Je plonge aux absolus en chantant à ma perte,
Toi seul es pur, aîné des dieux, sacré Désir !

L'analyse n'a point profané ton essence,
Le monde t'a donné dans sa longue démence
Tant de blasphémateurs qu'il te doit un martyr !

PAROLES DU SOLITAIRE

Au fil flottant d'amours fantasques et fatales
Je suis venu jusqu'au dur Vivre, inconsolé,
Par vos baisers bénits au grand néant volé,
Hasardeux rejeton de minutes brutales.

Complices, votre sang dans les veines je l'ai,
En moi vous fleurissez vieilles sèves vitales :
Mélancolique fleur aux trop rouges pétales,
Triste enfant dès la Vie à la Mort immolé.

Je ne passerai pas ma torche dans l'arène,
C'est le flambeau d'Isolde et je l'éteindrai seul;
Nul n'outragera mon front blanc du nom d'aïeul;

Sans m'être monnayé, pareil au fruit sans graine,
Je péris : en ce fils courbé sur tous tes pleurs,
Race, contemple-toi, comme Narcisse, et meurs.

A LA MAISON NATALE

Vos huit pieds de ciment, de grès et de basalte,
Vieux murs, n'ont su garder le songe d'un enfant,
Sous vos lierres bruyants d'abeilles étouffant :
Passé morne où le rêve impatient s'exalte.

L'âme des aïeux morts s'émeut, parle, défend :
Grands chasseurs de jadis, preux, chevaliers de Malte
— Douceur des bois craquants où l'hallali fait halte
Et des arçons fouillés et du vin réchauffant!...

Entre leurs chapelains, leurs griffons d'Allemagne,
Leurs femmes sans remords, le fleuve et la montagne,
Ils vécurent. Hélas! que n'as-tu fait comme eux,

Vagabond, n'emportant des hautes tours fidèles
Vers la vie incertaine et l'horizon brumeux
Que juste de regrets pour en pleurer loin d'elles.

AUTOMNE

Cet Automne à la paix d'un très vieux adultère
Quelque chose de las, de coupable et de doux,
Les feuilles mortes sont comme des cheveux roux
Dénoués sans courage et tout souillés de terre.

Cheveux que le vieil âge a teints dans le mystère
Pour les défaire dans la volupté, jaloux
Que rien ne fût changé du premier rendez-vous —
O cœurs mal résignés à l'hiver solitaire !

Un peu de sève pleure aux écorces, le fruit
Tombé dans l'herbe avec un bruit morne, la nuit,
Doré de vieux midis aux treilles, tente encore ;

Et l'Ombre à nos Remords méditant dans les soirs
Verse, appuyant sur sa hanche pâle l'amphore,
La sensualité des demi-désespoirs.

HIVER

La saison pluvieuse erre dans les allées,
L'an blessé pour mourir se tourne vers le mur,
Et les migrations font sur le ciel obscur
Leur long triangle ; un soir de brumes désolée.

Pleure aux joncs de l'étang la beauté des vallées ;
La terre n'est pas jeune et le jour n'est pas sûr,
Et le poète moud son refrain morne et sûr
Sous la fenêtre des Chimènes en allées...

Hier pourtant il chantait à sa Terre promise :
Sa race douloureuse un matin passerait
La porte des Edens dont son cœur délirait,

Prophète, il serait dieu dans sa cendre insoumise !...

. . . .

Comme la Vérité semble lasse ce soir
Du chemin de l'amour, du masque de l'espoir !

MARIVAUDAGE

Sur les chemins qu'abrège, ô mai, ta villanelle
Aux couples lents que l'heure invite et qu'elle absout,
Par les nocturnes prés sous les lunes d'août,
J'entends rire la Mort qui vient me parler d'elle.

Saison, pays, qu'importe ! à tout heure et partout,
La vieille Célimène aux plus beaux spleens fidèle,
Vient nous entretenir de sa flamme éternelle
Et du départ plus proche aux gais relais du Tout.

Elle dit les flambeaux, les baumes, les draps pâles,
Les chants, le bain tiédi des veilles nuptiales,
La nuit — les bras si frais et les baisers si longs ;

Les silences d'amour sous la brune courtine,
Les vieux ifs bruissant comme des violons,
Pour mener cette pompe exquise et libertine...



GESTES

SUPPLICE AU CRÉPUSCULE

Celui-ci veut mourir debout : l'homme qu'on couche
Au billot suit le sort ignoble du voleur,
Le brave est qui se tend au glaive sans pâleur
Sans que la langue sèche ou le cœur, ni l'œil louche.

Et la terre boira du sang mais pas un pleur,
Et la tête avec son sourire sur sa bouche
Sans alentir un seul moment l'éclair farouche
Du sabre horizontal vole comme une fleur.

Les épaules alors se rapprochent entre elles,
Petites, comme les têtes de deux jumelles,
Et sur le fond cruel du ciel incarnadin

Où, rauque et lointain, flotte un appel de colombe,
Le tronc debout au bruit de la tête qui tombe
Fait magnifiquement le geste du Dédain.

HÉLIX

Spires d'onyx au front des béliers, ô poème
De vos boucles, bacchants, sous les pampres roulés,
Volutes des buccins nouant les chœurs ailés
Des cortèges aux monts, fidélité du thème

Au rythme initial, selon que vous voulez,
Nombres de la Beauté ; pure ligne qui s'aime
Et se fuit à regret caressée à soi-même,
Arome nonchalant de parfums exhalés...

Courbe divine, vœu langoureux de la forme,
La Terre te dessine au Firmament énorme
Où fuit en tournoyant dans l'élastique éther

La cadence enivrée et folle de sa chute...
O spirale mystique, ô nacres de la mer,
Marbres ioniens, chevelures, volute....

ARIEL

Je délierai mes rythmes dans le lent péril
De vos fontaines, jardins clos, herbes pliantes,
Dans les gerbes d'août, les écharpes fuyantes
Des nymphes, la nuée ou l'averse d'avril.

Selon vos sinueux ennuis, chemins d'exil,
La fascination des bêtes ondoyantes,
Parmi ton cimier blanc, jet d'eau qui t'orientes
Au collier dénoué dont Iris tient le fil.

Qu'avec tout le fluide émoi de l'étendue,
De toute courbe souple et nombreuse des choses
Tirant sa loi charmée, ô Rêve, tu composes

Une ligne chantante et de cadence due
Dont la musique et l'aile d'or de tes pensées
Entre caresseront leurs grâces épousées...

VERTICALE

Verticale, invincible essor, chute éternelle,
Sonde du double abîme, route du grand désir
Qui dans l'immensité de l'ombre fait frémir
L'astre vers l'astre au seuil de l'orbite fidèle ;

Trait du sublime Eros par qui vont resplendir
Les soleils attisés dans leur flamme rebelle,
Corde à la fois qui tends pour la flèche immortelle
Son arc géant courbé de Zénith à Nadir ;

Noblesse de pilier fervent, de la nef calme,
Grâce du mât, de la fusée et de la palme,
Majesté du sapin, grand prêtre des Hauts Lieux,

Orgueil du minaret, de la flamme augurale,
Mystère des grands fonds sous la banquise australe,
Axe de la Beauté sur qui tournent les cieux !

L'ARC

Bandé, l'on voit la courbe attentive s'inscrire
Dans le galbe de bronze et la lèvre de chair,
Puis, quand l'archer joyeux suit la flèche dans l'air,
L'arc se détend selon la forme d'un sourire.

Incessamment fidèle aux buts que vont élire,
Charmants, la flèche d'or, vils, le carreau de fer,
L'arc divin que j'ai fait rit entre ciel et mer,
Puis chante longuement étant à moitié lyre.

Tour à tour, de par son caprice aérien,
Héraklès Stymphalide ou Phœbus Dorien,
O jeune homme, cet arc est tien. Courbe sans trève

Le triomphant métal, puis écoute à loisir
Y sonner ton orgueil, ta force et ton désir :
Seule peut l'Action faire vibrer le Rêve.

FLUCTIBUS ET FATIS

J'étouffe dans la vie et l'honneur et l'amour,
Dans la bonté des bons, dans le dédain des pleutres,
Dans les devoirs poltrons et vils où tu calfeutres,
Vieille Nécessité tes sommeils de vautour.

R. A.

« FLUCTIBUS ET FATIS »

Les grands caps gémissants sous les pesantes pluies,
Aux béliers de l'eau sombre ont tendu leurs flancs sourds
Sur ce golfe depuis l'aube des premiers jours ;
Le havre désolé pleure aux voiles enfuies.

Parfois les porcs de mer y poursuivent leurs truies,
Mais le Centaure y tait sa conque en ses doigts gourds ;
Au roc qu'un lichen roux vêt d'un âpre velours,
Déprécatoire autel des ombres, tu t'appuies.

Son bloc dédaigne la guirlande et l'attribut ;
Tes bras blancs saigneraient à son basalte brut,
Prière, il se dédie aux dieux impitoyables ;

Seuls y disent l'orgueil du désespoir humain
Trois mots dont sculpte les dédains inexpiables
La haute lettre fruste au dur galbe romain.

LE NAGEUR

I

Il va. Dans le frisson caressant de l'écume
Errent des seins frôleurs, des appels musicaux...
Comme un marin d'Ulysse aux fabuleux échos,
Son cœur va défaillir dans l'or vert de la brume.

Il nage vers le large, il fend à coups égaux
Le flot que son œil sonde, et sa narine hume
L'âpre parfum joyeux d'orgueil et d'amertume
Qui monte de la mer aux feux zodiacaux.

L'occident éperdu de flammes, l'onde rose
Se renvoient les splendeurs de leur apothéose,
L'horizon s'abolit : l'homme nage en plein ciel...

Tel, souvent, quand le soir soupire sur les vagues,
En un rêve de fable à demi sensuel,
J'ai poursuivi dans l'eau le reflet de mes bagues.

Ile de Batz. — août 93.

II

C'était le grand mystère étincelant des cieux,
Chaque astre s'adorait en son reflet tranquille,
Les noirs vaisseaux dormaient derrière la presqu'île,
Dans le golfe sans voix j'entrai silencieux.

Inquiet de troubler l'immortelle vigile
Des constellations dans l'éther spacieux
Je pressais en glissant au flot délicieux
De mes paumes la mer comme une chair fragile.

Sombre Parque, la nuit démêlait aux Zéniths
L'écheveau colossal des orbes infinis,
Et je flottais parmi la poussière des mondes,

Rappelant vainement à l'adoration
Mon âme qui pleurait du sein des eaux profondes
Le naufrage de Dieu dans sa Création.

LES FUNÉRAILLES DE SHELLEY

Sur le bûcher, aux bois d'épaves et de pins
Furent mêlés selon les piétés antiques,
Parfums élus montant vers l'Astre en viatiques,
Des baumes sabéens, de l'encens et du vin.

Riche de jeune sève et d'aromes mystiques,
La flamme monta droite au clair ciel cisalpin,
Et sur l'âme rendue à son rève divin
Le couchant referma l'orgueil de ses portiques.

O rivage pareil au sourire des dieux,
Bien avant dans la nuit tu vis la haute flamme,
Paver d'or le chemin d'héroïques adieux,

Flambeau géant qui fume après l'épithalame ;
Et, vers Rome, à travers le marais endormi,
L'Urne tiède fuyait dans les bras de l'Ami.

Golfe de Gènes, 1895.

LA CHAUMIÈRE

Accroupie en un pli de lande sous son toit
Où la fumée avare aux rafales se couche,
Meule au flanc, fange au seuil, logis humble et farouche,
Granit, chaume moussu rebroussé de Noroit,

L'huis que la sage-femme avec ses coiffes bouche
— Neuf mois que les gars sont revenus — s'ouvre étroit,
Et l'on entend hurler dans le dur pays froid
Les cochons égorgés et les femmes en couche.

Saison des berceaux pleins et des étables veuves,
Rythme d'âpres labeurs et d'antiques épreuves,
La glèbe use le soc, le flot est sans merci

Puis tous deux prennent l'homme et, revanches funèbres,
Vengent patiemment l'affront dans les ténèbres...
Hélas ! « Pleine de maux la mer, la terre aussi. »

CIMETIÈRE AU LIDO

Le cimetière dort à l'abri de la digue,
Les morts de l'année ont une lampe au chevet :
Sous les sables marins le Silence achevait
Le secret de la Vie à leur Effort prodigue.

Mais, par le sol obscur, aux bras qu'elle savait,
La Mer que tourmenta leur fidèle fatigue
A rampé — le cercueil qui fut barque navigue,
L'âcre baiser du sel l'étreint et le revêt.

Et la Veuve a défait le geste vil qui noue
Les durs doigts que la barre a crispé sur ses bonds,
Rouvert l'œil pour scruter les chemins de la proue,

Planté l'humble flamme, astre, à ses cieux vagabonds ;
Voici l'espace et l'acte et la belle démence,
Des chansons et du pain — va, brute, recommence !

CALME

O grâce des beaux jours, ô calmes sur les baies
Miroitantes au loin, où l'olivier d'argent
Incruste au lapis clair de l'horizon changeant,
Rameau palladien, le bronze de ses baies !

Sous le ciel glorieux et l'homme voyageant,
Terre et mer, — flots en fleur, blanche écume des haies —
Comme deux Danaës sous d'ardentes monnaies,
Tendent leurs seins ravis à l'azur indulgent.

O timides répits, paresses des carnages,
Un rêve de douceur essaye ses mirages,
Le vieux captif Espoir se hausse à ses barreaux ;

L'effroyable festin sous la sanglante rose
Fait trêve ; en attendant l'autre service, Eros
Sur la flûte de Pan nous jouera quelque chose...

SUSPENS

Le ciel est pur, la mer est douce. Sur la rive
Nulle écume, au zénith nul flocon — tout est bleu :
L'homme, les bras en croix, gît dormant au milieu
Des joncs marins ; la veille immobile et pensive

Du mascaron de l'anse où l'eau touche l'olive,
Songe vers l'horizon du temps qu'il était dieu,
Sans que le double azur flatte son vague vœu
D'une voile ou d'une aile. On rêve. Rien n'arrive.

Heure et Flot l'un de l'autre extasiés oublient
L'une le vieux souci, l'autre le vieux sanglot,
Les choses de l'Espace et du Temps se délient,

Un infini de paix comme une fleur éclot.
L'ivresse du silence endort l'âme assouvie...
Haine, amour, gloire où donc ?... Arrête, douce vie...

CONCERT MYSTIQUE

Paix divine. Depuis trois longs siècles il joue,
Le grêle et doux concert, pour la Vierge et l'Enfant ;
Le marbre sous le pied d'un des petits se fend,
L'autre, un peu las, appuie au bois vibrant sa joue.

Oh ! là-bas — écartez ce brocart étouffant —
C'est la mer rose et la campagne de Padoue,
Le pêcheur à ses rets, le vilain à sa houe,
Tout le pauvre univers sous un dais triomphant !

Paix. Que le monde écoute. Ils chantent : Le soleil
Est bon. La loi de Dieu règle le soir vermeil,
L'aube pâle et les cœurs si peu sages des hommes

Selon sa patience, au ciel bleu d'où nous sommes ;
Et nous berçons vos maux à l'accord diligent
De la mandore unie à la flûte d'argent.

Venise. Sacristie des Frari.

LA MER AUSTRALE

La mer australe étend au loin sa longue houle
Que nul écueil ne brise entre deux continents,
Les grands vents dans le Sud se lèvent frissonnants,
Le flot immesuré sur lui-même s'écoule.

Paix sinistre à l'égal des cyclones tonnants,
Calme terrible comme un silence de foule,
L'aïeule de la Vie éternelle déroule
La méditation des Germes immanents.

Traînant ses mâts rompus en dérive, une épave
Flotte, l'algue l'étreint et la mousson la lave ;
Dans les courants du pôle et les vents sans pitié

Elle s'en va, tragique et sombrée à moitié...
Seul sur le pont désert, trouant la nuit profonde,
Un chien abandonné hurle à la lune ronde.

SUR LA GRÈVE

Bruit profond de la mer tu ceins tout le rivage
Du globe sombre étreint d'écume et de rumeur,
Apre autour du récif, dans la baie endormeur,
Commentant l'univers d'une glose sauvage.

Quand le jeune élément au soir du Troisième Age
Conçut l'énorme Vie en son humble primeur,
De cet enfantement tu repris la clameur,
Il n'a jamais cessé de pleurer son ouvrage.

Ah ! pleure, larme immense, à la nuit et l'écueil,
Ta plainte trop chétive encor pour un tel deuil.
Des fléaux du typhon, des hydres de la trombe

Flagelle tes flancs sourds envieux de la tombe,
Et nos maux compte-les, mère, sur tes flots noirs
De la première mort aux doutes de ces soirs !

INTERMEZZO

Oh ! le soir, le soir, le soir...
Oh ! tes yeux, tes yeux, tes yeux...

Chanson arabe.

I

Vents marins, avez-vous comblé la place creuse
Où dans les sables blonds du rivage si beau
L'Amour a mesuré notre taille au tombeau,
Dans le parfum du sel et la clarté nombreuse ?

Grève qui fut frappée à notre étreinte heureuse,
O libre nuit sur nous flottant comme un drapeau !
Au moule tiède encor des fièvres de sa peau
Quel fondeur jettera la médaille amoureuse ?

C'est là qu'au dernier soir je veux que l'on nous couche,
Nous y viendrons dormir enlacés, bouche à bouche
Et nus comme l'on est pour naître et pour aimer...

Hélas, au grand néant si près de m'abîmer,
Je ne retrouverai pour le songe suprême,
Ni la place d'amour, ni l'heure, ni toi-même.

II

Au fond de l'anse douce à ton nid fortuit,
Entre le bris des flots au pied de la falaise
Et le souffle adoré qui lentement s'apaise,
Immobile, repose, amour, seul en la nuit.

Si seul. Attarde-la cette heure qui s'enfuit,
Unique, bienheureuse, et sur sa lèvre baise
Son silence enivré du secret qui lui pèse...
Et chaque souffle meurt et chaque flot détruit.

Puissante est ta langueur, double rythme, mystère
De la mer et la mort où plonge solitaire
Mon esprit vagabond en attendant le jour ;

O Volupté sublime, ô Nuit religieuse,
Tairez-vous donc jamais sous l'étoile oublieuse
La plainte de l'abîme et celle de l'amour ?

III

Dans l'aurore marine et le bondissement
Des rayons empourprés et de la vague blonde,
Dans le galop tonnant des thyrses blancs de l'onde,
Dans vos fêtes Lumière, Energie, Elément !

Tous nus — comme les Dieux et les bêtes — humant
Vos coupes, soleil d'or, vents salés, eau profonde,
Voix paniques riant à la beauté du monde,
La nature nous roule en son embrassement !

Viens ! crions au-devant de la lame qui brise,
Viens ! l'écume, âpre vin, d'éternité nous grise,
L'horizon fait là-bas comme deux bras tendus ;

Nous sombrerons, joyeux, dans le matin sublime,
Sûrs que les Firmaments réclament à l'abîme
Nos astres fraternels sous les flots descendus !

CHANSON DE L'HORIZON

L'arc de lumière et d'eau qui jamais ne repose
Midi le fait vibrer vers les lointains offerts,
Sous l'effort du Désir indomptable et pervers
Le vaisseau vole, flèche, au Butin ou la Cause.

Et quant la nuit revient parler de maux soufferts,
Au sillage effeuillant le ciel comme une rose,
L'horizon tremble ainsi qu'une paupière close
Sur le songe infini qui rayonne au travers.

Ligne exquise qui fuit comme le moment passe,
Mesurant au regard périssable l'espace,
Non l'idéal au vœu, ni l'exil aux dédains ;

Frontière du pays où les vieilles sirènes
Murmurent les chansons qui tentent les carènes
Vers l'astre inassouvi de nos muets Destins !

CHANSON DU SILLAGE

Par mon chemin d'écume et d'azur les pensées
Retournent au pays, au foyer, à l'aïeul,
Mon murmure est pareil au vent dans le tilleul
Sous lequel attendront les vieilles fiancées.

Mes navettes d'argent tissent le pur linceul
Qu'étend la lune sur les vagues harassées ;
Je sais le goëland et les larmes versées
En secret, quand le soir laisse l'homme plus seul.

Et l'aile blanche bat dans le déclin du jour
Au rythme du mouchoir des adieux sans retour ;
Inutile sillon des plaines sans limites,

Qui malgré tant de pleurs et de regrets humains
N'a jamais balancé l'épi des lendemains...
— Mais voici des bleuets avec des marguerites.

CHANSON DE LA FIGURE DE PROUE

Je suis l'antique amant de la jeune aventure,
En notre épithalame ivre d'embrun amer,
Je veux vous mener, fils de l'Acte et de la Chair,
Dénouer l'horizon ainsi qu'une ceinture.

Eperonné d'horreur et fouaillé d'éclair,
Quand le vaisseau me suit et geint sous sa mâture,
J'aiguise en mon élan vers la chose future
L'angle passionné de l'étrave et la mer.

La coque se rebelle et pleure la poulie,
L'arbre au vallon natal rêve dans l'embellie,
Seul, stupide et sublime, aux quatre cieux je tends

Mes yeux infatigués de nourrir les mirages,
Ma lèvre où l'homme altier sculpta pour tous les temps
Cette soif d'Infini qu'abreuvent ses naufrages.

ANTEROS

Il faut donner un peu de joie aux créatures.
V. Hugo.

COLLÈGE

Les poètes sont morts des beaux temps romantiques,
Je pleure un autre mort, aussi, qui les aimait,
On lui donnait mon nom — ce que l'enfant promet
Le diable tient — alors nous n'étions pas sceptiques.

Splendeur du premier songe ! O lierres, murs antiques !
Ah ! qui dira jamais jusqu'à quel bleu sommet
Ma jeune fantaisie en rêves sublimait
Les frissons inconnus de mes éveils mystiques,

En ces jours si lointains, pardonnés quoique tristes,
Où nous trompions d'amour l'affre des aoristes !

. . . .

Ah ! ne me parlez plus d'aveux, ou de destin,

Qui fiance les cœurs, de serments et de fièvres :
Mon seul amour est mort en province un matin,
A l'âge où j'ignorais qu'on se baisait aux lèvres.

CHAIR TRISTE

Que je ne t'aime pas, ô beauté, chastement,
Mais violemment, avec tristesse et frénésie,
Ta lampe que blasa mainte extase choisie,
Cette marque, île bleue, où s'en iront ramant

Mes baisers pèlerins — ton corps que rassasie
Mon corps, et ton désir à mon désir clément
Le pourraient proclamer impérieusement :
Mais notre âpre péché garde une poésie.

Car, dans l'emportement de telle passion
Notre luxure même est sa rédemption
La chair criant si haut son poème farouche

C'est l'Idéal encor — voiles de Béatrix,
Les draps heureux que nous fila Vénus Victrix
Vous valent — sans compter qu'on se damne — Ta bouche !

THÉBAÏDE

Quel soupir enfiévré de rauques passions,
Quels pleurs de volupté trop forte, sur des tombes,
Quel cri vaut ton sanglot, ô moine qui succombes,
L'extase de la chute et des perditions !

La nuit descend. Depuis l'aube heureuse en colombes,
Blême, hagard il prie, et les Tentations
Ecrasent leurs seins durs au froc en pressions,
Plus longues fomentant des enfers en ses lombes.

Ineffable moment — un cri de rage au ciel —
Et l'engloutissement au délire charnel,
La croix de bois jetée et le crâne qui roule . . .

J'ai pour l'éclair d'un tel spasme rêvé souvent
La hutte, le désert, près du fleuve où s'écroule
Un temple dans des joncs agités par le vent.

CHASTETÉ

Mets-toi nue, ô beauté. Lentement, gravement —
Naïvement pourtant comme si vierge ou seule ;
Mon Désir dort avec des roses dans sa gueule,
Libère des beaux seins le galbe véhément.

Veuille ! Je suis Samson et je pousse la meule,
O Dalila dis-toi : C'est un nouveau tourment ;
— Tu n'es pas assez nue encor, monstre charmant,
Ces colliers... ces cheveux dont l'ombre t'enlinceule...

En vain. Va-t'en, va-t'en aux Charniers diligents
Où les grands vers rosés te feront des ceintures
De profonds baisers, moins que les miens exigeants,

Va-t'en, et reviens-moi des bonnes sépultures,
Squelette bruissant, au sourire divin,
Enfin bien nue, et chaste, chaste, chaste enfin !

CONFESSION

Reins infirmes, glacés, à jamais impubères,
Front pur, dais orgueilleux de sépulcres vivants,
Lèvre close à l'aveu comme aux baisers fervents,
Cœur ignorant les maux heureux dont tu t'obères,

Désir, maître éternel haletant dans les vents,
Tout cela, vanité de tes matins sévères,
O chaste, je le hais comme tu le révères,
En l'instinct forcené de mes vœux dépravants.

J'ai vu tomber des saints avec des cris de joie !
Je n'ai pas corrompu j'ai délivré. Ta proie,
Sombre Dogme, a levé sa pierre et rit au jour ;

Pourtant l'obscur dégoût du stupre en son emprise
Tient mon âme blessée — ou rien ne cicatrise,
L'Orgueil toujours saignant aux places de l'Amour.

SENSUALITE

Je veux mordre à ton cœur comme au beau fruit d'automne
Sa pulpe lumineuse a le goût du soleil
Et de la nuit, la lente nuit où le sommeil
Des jardins aux deuils sourds de l'espalier s'étonne.

Les jeunes matins l'ont gonflé ton beau cœur — donne
Sa chair dont l'Archer d'or cribla le fol éveil ;
Et la lune l'aima de son rayon pareil
Au suprême regard de ceux qu'on abandonne.

Les magiques oiseaux de l'aube je connais
Leur nom ? — ce furent les Désirs dont tu menais
La romance selon ton amoureux caprice,

Et dans le rossignol de tes pensives nuits
J'écouterai chanter les chers Remords enfuis
Le long des bleus Léthés, ô ma vieille Eurydice !

MATINS

Dans les pâles dortoirs on entend soupirer
Les rêves du matin; l'horizon est de cuivre.
Poète, il faut rouvrir ta blessure et ton livre,
Il faut recommencer d'agir et d'espérer!

Et voici sous un ciel de pervenche et de givre
Des passants peu joyeux qui vont sans murmurer
Payer de leurs sueurs la peine de durer.
La triste ville essaye un autre jour de vivre.

Seul le bon débauché sous son pas élastique
Sent palpiter le flanc de la Cybèle antique,
Et de l'Aube païenne aspire le conseil,

Qui, de ses yeux battus arborant le scandale
Sourit à voir Eos chaude du dieu vermeil
Aux monts de l'Orient rattacher sa sandale.

EN RETOUR D'UN LAURIER ROMAIN

Placez ce doux laurier sous la tempe jaunie
Du mort que je serai : tu n'auras point connu,
Rameau sacré, l'orgueil du triomphe ingénu
Dans les jeunes soleils et la clarté bénie.

Mais tu diras au ver qui rampe bienvenu
Vers tout ce qui fut cher de ma forme finie :
L'amour qui me donna fut plus que le génie,
Il t'écoute en riant dévorer ce sein nu.

Et le mort répondra, chair affreuse où tressaille
La volupté passée et la proche semaille :
J'ai plus vécu cent fois que je ne survivrais !

Chaque atome de moi par les métamorphoses
Nous emporte tous deux, ivres d'apothéoses,
Aux millions d'espoirs de nos vœux recrées !

PAROLES DE L'AMANT

I

Viens. Ton secret? Il est un secret que tu gardes
Pour moi, qui que tu sois, je le sais par le pli
De ta bouche et ton front de mes yeux ennobli.
Pas de mots. Laisse-moi de peur que tu ne tardes

Boire à même le sens profond enseveli,
En ton cœur ignorant où sans voir tu regardes;
Car je l'ai, balayant pudeurs, craintes bâtardes,
Connu qui s'ignorait. Te reprenne l'oubli.

Non, je te garde en ma conscience élargie;
Le frisson bestial où de ta chair surgie
Le plus mystérieux mystère m'enivra,

J'en ai fait un si pur trésor de sang et d'âme
Et d'immortel amour que brûlant dans ma flamme
L'humble don en parfums sublimisé vivra!

II

Sombrez donc, souvenirs d'extases et de peines,
Noms où tant d'infinis ont un instant tenu,
Masques de ma folie au regard inconnu,
Je vous rends au Léthé de mes brûlantes veines.

L'Oubli comme la Mort n'est qu'un mot : formes vaines
Dans l'heure et dans le lieu, qui m'ont appartenu,
J'aimais bien par delà vous et votre sein nu,
Par delà la douleur et la luxure des humaines.

Vous n'avez point péri, vous tous, vos souvenirs
Riront au grand soleil des meilleurs avenirs,
Dans ma Pensée élue et mon Rêve efficace ;

Au bourgeois hérissé qui flaire, blâme et passe,
Mon Dessein montrerait s'il daignait être absous
La fleur que cette tombe est à faire de vous !

III

Mener au feu suant de peur, fumant de poudre
Des soldats asservis au prestige du Chef;
Jeter en un esprit son rêve, son grief,
Comme à la meule ardente un froment jeune à moudre.

Voir des foules sculpter leur fauve bas-relief
Au ciel Capitolin, sentir parmi la foudre
De l'acclamation son destin se résoudre
Dans le cri de sa race, et naître derechef.

Contacts passionnants de l'être avec les âmes,
Corroborant sa force au culte comme aux blâmes,
Magnanimes frissons d'orgueil et de bonté !

En apprendrez-vous plus à l'élu de vos fêtes
Que la paupière close et les lèvres muettes
Du multiple et puissant amour que j'ai goûté ?

LE SUBORNEUR

Je songe en te voyant aux mondes inconnus
Que n'aurait point tentés sans moi ton vœu timide ;
Mon amour fut le seuil où ma promesse avide
A crispé le désir de tes jeunes pieds nus.

Vois, vois les horizons où ton cœur intrépide
S'énivre de plonger à des cieux entrevus,
D'où les vaisseaux joyeux et leurs riches tributs
T'apporteront le prix de ton baiser lucide !

De quel autre univers plus vaste, plus farouche,
T'aurais-je fait le don en échange de toi !
Tu ne l'oubliras plus, même loin de ma bouche...

Qu'importe un souvenir ! J'ai mieux caché ma loi !
Car tes fils, qui naîtront, dès la nuit de tes moëlles,
Tressaillent vers l'appel de nos libres étoiles !

MERIDIEN

O mon Désir, chargé de peine et de science,
Double faix dont la vie opprima ton labeur,
Plus âpre, plus fervent, et plus dévastateur,
Tu respires la tombe et l'ombre qui commence.

Hennis-tu vers l'Etape et le gîte meilleur ?
Va, le but est plus loin que notre impatience,
Plus loin que ma fatigue et que ta diligence,
Par delà l'horizon de l'Etre et la Douleur.

Tu le sais. Tu l'as dit au secret des étreintes
Moins lâches où, mêlant son extase à ses plaintes,
La chair heurte d'un choc plus avide la chair ;

Baisers vers l'Absolu douloureux de se tendre,
Qui faites s'étonner parfois un regard cher...
Grands baisers parfumés de sagesse et de cendre !

LE NOM

Car ce nom sera dit au sillon où luira
Le froment de Brumaire au ciel gris des semailles,
Et l'épi nouveau-né de tes vieilles entrailles
Dans les soleils d'août, ô Glèbe, le saura.

Et ce nom sera dit au vent qui passera
Tourmentant les écueils des âpres Cornouailles,
Et sur la grande mer heureuse en funérailles
Où le marin sous l'astre inconnu pleurera.

Aux bastions herbus le vieux canon se rouille,
Un soldat rêve — là, noir de haine et de houille,
Un homme aux sourds espoirs forge le fer maudit —

Le voleur léger fuit vers ses peines infâmes —
Terre immense ! Le nom par tous ceux-là fut dit
Et celui qu'ils nommaient est riche de leurs âmes.

LA VIE INIMITABLE

A Maurice Mœterlinck.

VATES VITÆ

Vie immense, dont nul vouloir n'est le levain,
Toi qui n'as point de nom, de forme ou de visage,
Et crèves emportant leurs débris d'âge en âge
Les masques monstrueux ou mornes du Divin.

Flux colossal roulant la Cause avec la Fin,
Sans but, sans borne, sans colère et sans rivage,
Qu'éperonnent vers quelle énigme ou quel naufrage
Les deux nefs de la mort : la Luxure et la Faim.

Je suis ta conscience adorante et ton âme,
Torche dont je nourris la bondissante flamme
Aux orgueils immolés du rêve Liberté ;

Emporte, brandis-moi dans le vent des abîmes,
Que tes plus sombres flots aient de la pourpre aux cimes ,
Va ! je te divinise à t'avoir attesté !

VERITATI

Ce besoin d'adorer qui fauche nos genoux
Sous le cœur héroïque et le cerveau superbe
Nous prostre à tes pieds las, bétail peureux, dans l'herbe
Du sentier inconnu — mère, relève-nous !

Ta main contre ton flanc de nos deuils tient la gerbe,
— Oh ! nos morts, et nos dieux, et nos amours si doux ! —
Tends-nous l'autre, sanglante encor. Parle. Résous.
Quel est le Chant nouveau, la Promesse, le Verbe ?

Elle dit : Votre sœur chemine et doute aussi,
Car je pleure avec vous, fils de ce siècle-ci
Ma divinité même intangible, incréée !

Nous irons l'un à l'autre appuyés, s'il vous plaît,
J'ai déserté pour vous l'insigne Paraclet,
Ma lèvre vous soit douce; elle qui fut sacrée.

L'INNOMMEE

Je suis la Volupté, la Promesse et la Vie,
La splendeur de tes soirs, la flamme de ton sang ;
Je donne et suis le don ; mon vouloir tout puissant
Me dispense à moi-même, à moi-même ravie !

Tu sais mes noms. Ils sont tous les noms. Le cœur sent,
La chair assaille, l'âme à la beauté gravie
Plante la hampe d'or de sa joie assouvie :
C'est moi dans la jeune aube et l'astre qui descend.

J'ai brisé tous les mots trop étroits à ma taille :
L'idéal ne me ceint qu'au front, l'amour ne tend
Que mon ventre sacré, la douleur un instant

Me voile, et je renais — vains tissus dont la maille
Inflige ses noms d'ombre au triomphe vermeil
De ma chair, invisible et palpitant soleil !

DÉNI PROVISOIRE

O Beauté, j'ai surgi dans le vent de ton aile
Vers le mépris sacré dont de meilleurs, un jour,
Feront de l'indulgence et feront de l'amour,
Pain nouveau que promit la semence éternelle.

Mais, avant la moisson requis par le labour,
Nous, fils de l'heure lâche et du siècle rebelle,
Il faut fendre la terre ingrate car c'est d'elle
Que, pour d'autres, l'épi doit jaillir à son tour.

Donc souffle-nous le long du sillon intrépide
Le tendre et fier dédain de la foule stupide
Bonne au plus à pourrir aux racines du grain,

Vil terreau haïsseur du soc clair qui le fouille,
Avant de féconder qui résiste et qui souille,
Et nourrit — sans savoir — le germe souverain.

AU MYSTÈRE

Je dirai le Mystère, essence de Beauté ;
Nourricier de l'émoi sublime qui pénètre
La conscience humaine en ce prodige d'être ;
Sourire merveilleux de la réalité.

Je dirai le Mystère où le cœur dilaté
S'enivre de vouloir et ne daigner connaître,
Dont le rayon au fond du Certain fait renaître
La raison au cachot de sa fatalité ;

Qui tend les horizons de ses pourpres mouvantes,
Qu'un charme sombre vêt jusque en ses épouvantes,
Seul dieu dont la carrure emplisse l'Infini ;

Et vers qui l'homme jette, impie et famélique,
Prière qui défie, encens qui prévarique,
Le blasphème obstiné de son labeur puni !

BEAUTÉ DE TOUT...

Beauté de tout ! J'ai vu ton sourire apparaître,
Divine, dans l'éclair d'un lumineux profil,
A la volute de chaque flot pur ou vil
Du flux intarissable et gémissant de l'Etre.

La Forme périt-elle ou l'Homme passe-t-il —
Tu demeures. Aimons, car c'est te reconnaître,
O chaleur de la vie immense que pénètre
Ton esprit humble ou fier, radieux ou subtil.

O frère, ta laideur, ton crime, ta souffrance
Tout est beau ! Tout s'absout de la beauté de tout.
Sois un encens joyeux qui brûle et se résout

Rendant grâce au bûcher de votre délivrance,
O parfums exultant en la splendeur du feu !
Tout est beau. Je frémis et j'adore. Et c'est Dieu.

DÆMO LOQUITUR

« Un jour, quand les chemins de la Terre publique
Trop courts de par l'Effort, le Lucre et le Vouloir,
Ne te conduiront plus du Regret à l'Espoir,
Nomade orienté sur le mystère oblique ;

Lorsque chaque horizon, lorsque chaque devoir,
Voile haut, oubliant son appel prophétique
Aura dit son secret et que ton viatique
Ne sera plus l'émoi d'étreindre et de savoir ;

O captif patient à réduire ta geôle,
Courbé sous le ciel bas qu'érafle ton épaule,
Connais tes idéals d'antan, besoins promus ! »

Je t'ai chassé, démon stupide, bouche amère,
Et le soir entendit la Beauté, ma chimère,
Au cœur pacifié dire : Ignorabimus.

ENVOI

Quand vous n'aurez plus froid, quand vous n'aurez plus faim,
Au temps du Maître juste et de la Bête heureuse,
Pour nos morts et les miens, notre heure douloureuse,
Souvenez-vous de moi, mes frères de demain.

Dites à la Beauté que je l'aimai plus belle
Du fond d'un siècle épais scellé d'or et de fer,
Où l'Esprit adorant et l'inquiète Chair
N'honoraient qu'en secret sa jeunesse immortelle.

Et qu'elle songe alors près de l'amant joyeux
(Ce sera moi toujours et je l'aimerai mieux !)
Au blasphème aboli dont je baisai l'injure

A ses pieds paresseux que devança mon sort ;
Afin qu'en entendant mon nom que l'oubli mord,
Elle se presse, heureuse, à ma lèvre future.

CARMEN SŒCULARE

A Sully-Prudhomme.

Ce soir, pèlerin las sur la route de Dieu,
Le Siècle en son dernier soleil te dit adieu.
Et, lente, vers le deuil de l'Occident s'élève
La voix de l'Homme unie aux plaintes de la grève.

— Paix à l'Age qui meurt dans le soir radieux !
Ce n'est point pour pleurer que tu m'ouvris les yeux,
O siècle qui fus mien — et pourtant la lumière
De tes jours a guidé mon audace première
Vers la Cause et l'Amour, mon cœur t'est filial,
Pardonne sa faiblesse et son deuil trivial ;
Car la Raison ployée à sa lâche poussière,
Devant la Mort, sans voir la Beauté créancière,
Sent encore fléchir « l'âme », le moi chétif
Pleurant sa fange et dans son angoisse rétif
Au souci de la Race, au devoir héroïque,
A ta sérénité, conscience cosmique,
Pour qui dix mille morts ne sont qu'un battement
Du sein lourd de la Vie aux lèvres du Moment.

Siècle de mon berceau, je t'aimais et je songe ;
Ma méditation au fond des temps prolonge
L'oracle magnanime où tu la convias,
Salut dans tes chemins où j'ai baisé tes pas.

Voici, de tous les points de la nuit inquiète,
Chaque Science en route, une lampe secrète
Tendrement abritée à l'ombre de sa main,
Et chacune vient voir dormir le Rêve humain.
La cendre des bûchers, les crachats de la foule,
La poudre du chemin, de l'idole qui croule,
Du creuset clandestin, de l'asile suspect,
La paille des grabats ou du cachot abject,
Leur manteau pèlerin les emporte à sa frange ;
Mais un tenace espoir les suscite et les venge,
Et, quelqu'injurieux l'étape ou le berceau —
Four d'alchimiste, trou de nécromant, poteau
D'hérétique martyr, in-pace d'astronome —
Elles se hâtent vers leur fin suprême : l'Homme.
Prodige sans second que cet âge accomplit :
Las de se courber sur son énigme l'Esprit
Encore meurtri de dogme et repu de systèmes,
Voit soudain rayonner de dedans ses problèmes,
Et vient, scrutant la cause aux clartés de la loi,
Sur sa vérité neuve orienter sa foi.
Que dis-je Vérité... C'est un nom plus sublime

Que je dois aux leçons de l'atome et l'abîme,
Un ineffable amour mêle un vivant rayon
Au lucide regard de ma création.
Un pacte universel m'invente et me souhaite,
Je suis tout, j'unis tout : le roc, l'herbe, la bête,
J'achève leur oblique et doux pressentiment
Dans ma chair fraternelle où se tient le serment
De leur vieux rêve à leur auguste patience.
Magique avènement au seuil de conscience
Du Cosmos enivré pressant de toutes parts
Aux portes de mes sens son grand désir épars
De se connaître et se comprendre et se sourire,
Balbutiant en moi, vivante et frêle lyre,
Dans le chant retrouvé des mythes du berceau
Les hymnes sibyllins de son espoir nouveau !
J'écoute en moi frémir par delà les durées
Vos rythmes, vos ferveurs, nébuleuses nacrées,
Lorsqu'en mal de soleils où chauffer quelque jour
La misère de l'homme et son crédule amour,
Le chaos vous tordait sous ses Forces Aînées
Semences d'Infinis aux quatre cieux vannées.
L'astre naquit.
J'ai su l'abîme, ses puits noirs,
Et l'orbite douteux et l'angoisse des soirs,
Les flux inconsistants de ces fanges de flamme
Molle lave toujours prête à vomir une âme,

L'âme précaire encor du bolide ébauché
— La nôtre, maternelle et future Psyché !
Puis l'Esprit fut porté sur les Eaux.
                                        Patience.
Des temps.
                    Le Feu vaincu se tait.
                                        Sainte innocence
De l'Eau primordiale où, germe aveugle et sourd,
Déjà de ma douleur et de mon rêve lourd,
Auguste, désarmé, je suis la Pulpe-Mère
Au creux d'un tiède écueil du flot protozoaire...
L'ardent, le forcené Vœu de durer, l'effort
Vers son éternité de tout, le sûr ressort
De l'énorme Genèse à son rut asservie
S'arrache ce miracle et cet effroi : la Vie !
Alors, avec la faim, puis l'amour pour ciseaux
Tu te pris à sculpter dans les besoins nouveaux
O Désir-Démiurge enivré par tes normes
La ruse, la vigueur et la beauté des Formes.
La substance, docile à l'Instinct ouvrier,
Moule la fonction ; le milieu, meurtrier
Ou complice, s'émeut, s'ajuste ou se courrouce,
Et l'être neuf pareil au métal qu'on repousse
Se modèle, logique, innombrable, — meilleur.
Peine, prodigue Instinct, maître de la douleur,
Mesure l'aile au vent, courbe l'algue à la houle,

Selon la profondeur du calice déroule
La trompe de l'abeille, imagine les nids,
Noue au tuf la racine, aveugle faim, munis
Le daim timide et la sveltesse fulgurante
Du tigre vers sa fuite — ardeur indifférente
A soi-même ennemie on dirait, mais au fond,
Barbarement fidèle à son dessein profond,
Absolvant ses rigueurs aux songes qu'elle attise
Et la douleur présente en la beauté promise.
Oui, le souci de Moi, de mon effort élu
Pour projeter plus loin le destin résolu
De ce globe emporté sous le vœu qui l'incline
Vers la splendeur de sa réalité divine,
Le rêve d'un esprit où tu te connaîtrais,
Tous tes songes, Instinct, en furent pénétrés.
Ma promesse s'irise en le cristal, m'appelle
Dans le frisson des bois, des brises, je l'épelle
Aux monstres disparus, hiéroglyphe obscur
Qu'aux cryptes du Passé l'Oubli sculpte à son mur.
En un nouvel Eden, comme Adam et comme Eve,
Je marche. L'univers se recrée à mon rêve —
O témoins attendris, ô vestiges pensifs,
Regards où je me mire, en moi-même attentifs,
O millions d'aveux, sublimes que murmure
L'humble passé du monde à son royal augure !
Le Tout m'a dit : « Salut à l'aube du long soir,

O fils de mon épreuve, enfant de mon espoir ;
Que de soins, que de pleurs, d'amères prévoyances
Tu coûtas, cher Désir, aux longues patiences
De ma durée assise en face de ma nuit !
Le terme est loin encor ; devant toi toujours fuit
Ta force, ta vertu, le rythme de leur tâche
Vers l'être inconcevable où tu tends sans relâche ;
Mais, ce soir, l'Homme joint la Vie et dit : Nous deux !
A tâtons jusqu'alors vers l'œuvre hasardeux,
A renforts de tourments, de germes et d'ébauches
O Vie, en dévorant tes rancunes, tu fauches,
Tandis qu'un nain dupé te somme de remord
Et priant — sans savoir qu'il te nomme — la Mort,
T'exorcise, blotti derrière des fétiches.
Voici que, repenti, foulant ces dieux postiches,
En oubli du passé rénégat il te rend
Son Vouloir pour guider le monstrueux torrent
D'une Evolution soustraite à ses vertiges.
Un don sublime clôt les antiques litiges ;
Quel destin ne vont pas nous forger — gloire ou deuil ! —
L'Instinct, Titan chenu, qu'étreint le vierge Orgueil ! »
Ainsi parle la voix redoutable des choses
Et moi, suprême élu de leurs métamorphoses,
Je dis :
Salut, aïeux, frères, sûrs messagers
De ma nouvelle ! Hélas, si longtemps étrangers !

Ton avare secret je l'avais cru de haine,
O dérisoirement appelée inhumaine
Par ton unique voix et ta plus haute fin,
Nature, où mon blasphème inventait du divin !
Désormais je t'entends ainsi que tu te penses
Et te comprends en moi : vastes correspondances
Du Tout dont mon cerveau diligent est le lieu !
Chaque énergie accrue aux fougues de mon vœu !
Et, baignant l'univers de piété féconde,
Mon âme, conscience adorante du monde !
Adieu, nuit, doute, efforts perclus, lâche détour,
Quel rédempteur osa pareille loi d'amour ?
Ce n'est point une horde, un pays, une race,
Même une humanité que sa clémence embrasse,
Sa vaste charité confond, unit, étreint
La Substance et la Force immenses — qui l'enfreint,
Qui l'élude ? Elle dit à la haine, au blasphème
Je vous contiens, je vous enseigne et je vous aime,
Aveugles artisans d'un glorieux labeur,
Voici vos nuits fleurir d'un lendemain meilleur.
Lui manque-t-il des saints, une noble aventure
De tendresse et de mort d'où monte, pâle et pure,
Une victime hostie aux lèvres de pardon ?
Mais chaque être de soi fait le suprême don
Au magique avenir dans le présent sévère,
En son moindre prochain ma sagesse révère

A la fois un Messie, un apôtre, un martyr !
Haute religion qui *relie* au Désir
Le Devoir, la Souffrance au Bonheur, l'Ame aux choses,
Le terreau pourrissant à la gloire des roses,
Toujours purifiant chaque être à chaque sort,
Jusqu'à ce que debout sur le seuil de la Mort,
Elle abolisse enfin la laideur et la peine
En l'acceptation de leur fin surhumaine !
Il se tut.

Mais alors, montant des profondeurs,
Lointaine, très terrible, avec d'âpres strideurs
Une voix répondit :
« Compte mieux tes convives
Aux fêtes de ta gloire, ô ciron qui t'actives
En essais puérils, m'oubliant qui t'attends.
C'est moi, fidélité des gouffres inconstants,
Moi l'écueil sidéral vers où, Terre, tu tombes,
Moi phare de ta route et tombe de tes tombes,
C'est moi, moi qui te hèle au fond de ton néant.
Il triomphait, stupide, et jetait son Pœan
Au front noir du Chaos paternel, l'éphèmère,
Arrogant de gonfler son infime chimère
Comme un ulcère au flanc d'un astre condamné !
— Nous sommes grands, nous sommes forts, l'heure a sonné.
O Puissance, ô Bonheur d'une attente assouvie,
Vois, nous tenons la mort à nos vœux asservie
Et nous serons ainsi que des dieux, disaient-ils...
On m'oubliait pourtant, hâvre des longs exils,

Port suprême après tant de rumeurs et d'orage.
C'est moi le sein du Père et le divin mirage
Des justes, moi l'Amour, l'Espoir, la Vérité!...
Soit que, vêtu de glace et de stérilité,
J'écoute ta spirale effrayante descendre,
Fantôme-satellite autour du peu de cendre
Qu'a laissé ton Soleil aux camps de l'Infini,
Soit que vivant, paré de ton espoir puni,
Couronné de justice et de grâce et de joie,
Tu m'arrives, riant, naïve et belle proie,
Que je verrai fumer, se tordre, se flétrir
En me reconnaissant — moi qui suis l'Avenir —
Avant qu'au choc dément la fournaise flamboie
D'où, volatilisés, au Chaos je renvoie
Tes œuvres, tes héros, tes rêves et tes dieux,
Connais-moi, terme unique où te jettent les cieux! »

La voix se tut au fond de l'Ombre inférieure
Et l'Homme en qui la vie à son génie affleure,
Sentit sourdre en sa voix l'unanime concert.
— Vieil ennemi, dit-il, c'est toi : Débat rouvert,
Masque neuf, spécieux comme avant et terrible,
O ver du fruit de l'Arbre, ô tare du Possible,
Je te connais. C'est toi, dès l'aube du savoir,
Qui mis au premier vœu le premier désespoir,
C'est toi qui déchirant en Esprit et Matière
La fervente unité de la substance entière,
Arma l'inique duel, nommas l'étape exil,
Maudis beauté, lumière, amour . . . Un grain de mil
Sous la meule ce fut sous Dieu la chair vivante.
Le Vivre illusion et la Mort épouvante,
C'est Zénith et Nadir avec l'Être au milieu
Considérant l'homme âpre à durer contre Dieu.
Ainsi tu maudissais notre obscure sagesse
Malgré toi de beauté répandant sa largesse,

Vêtant de pierre ardente et de musique et d'or,
De passion, d'amour plus merveilleux encor
De toutes tes splendeurs, criminelle Nature,
L'appétit d'un Néant et d'une pourriture!
Ce siècle éclôt portant l'espoir de quatre aînés.
Formidable matin! A l'abîme entraînés
Les dogmes, les autels penchent, l'ombre s'éclaire
D'un rayon nouveau-né... Mais tu veilles, colère
De complice vendu; puis le vieux joug est lourd
Encore au col ployé d'accoutumance gourd,
Les dieux, les dieux sont morts, mais nous mâchons [leur cendre,
Et, saoûls du vin des pleurs, nous revoulons t'entendre
Bercer notre torpeur sur le sein de la Mort.
Tu parles : « Le motif est nul, vide l'Effort,
L'acte impudent à moins qu'il soit vil ou néfaste;
Tu ne connaîtras point; sois inutile et chaste,
Que ta race périsse avec son souvenir
Et que l'homme englouti ne puisse refleurir,
Lèpre tenace aux plis d'une fange nouvelle. »
Eh bien, non. Sache-le, monstrueuse tutelle,
Tes jours sont révolus. Nous ne gardons de toi
Qu'une humilité fière inconnue à la foi,
Et cette notion superbe et résignée
Du doute et de l'effroi que sont la destinée.
Mais ce siècle a d'un geste impérieux jeté

Le poids de mon désir dans ma fatalité.
Et voilà le prodige où se nourrit ma force.
Jadis encor, bâtard de l'antique divorce,
J'ai subi ton pouvoir, funeste enchantement.
Ce soir mon cœur nouveau t'abjure et te dément.
Confisque la Raison, mais l'Instinct se rebelle
Qui de ton tribunal homicide en appelle
Aux plus hautes Raisons du sage Inconscient,
Trésor qui s'enrichit en nous rassasiant.
Froide algèbre évoquant la haine des étoiles,
Sache que j'ai raison du profond de mes moëlles,
Que mon bras désormais affranchi se sent fort
Et que ma Vérité je la veux de mon Sort !
Je frapperai des poings aux portes du problème,
J'armerai violence, embûche, stratagème,
J'enverrai mon message aux courriers de l'éther
Par le fil du rayon ou le pont de l'éclair,
Le ciel recueillera pour l'œuvre fraternelle
Mon testament signé par la vie éternelle ;
Si ce n'est point assez, au sphynx j'arracherai
Quelque prodige encore plus haut et plus sacré,
Sachant qu'en le Possible aucun espoir n'est leurre
Et que le Temps prodigue est riche de toute heure.
Je confierai l'idée à l'atome, l'amour
A l'énergie et la mémoire au grand retour
De l'ultime Infini vers l'Infini suprême,

Double ruche d'où la métamorphose essaime !
La Vérité n'est point but mais rythme, Non, non,
Ce nombre est harmonie, Amour, tu sais ce nom.
Mon désespoir n'est pas le dernier mot du monde !
Même si le calcul trouve au plomb de sa sonde
L'écueil inévitable au pauvre esquif humain,
Mon sacrifice chante en la flamme où soudain
L'étincelle du choc au ciel qu'il ensemence
Rallume un Soleil neuf à ma vieille Espérance !

FIN



TABLE

ARS ET VITA

LES DEUILS

LES ORGUEILS

LE PASSÉ

PARADOXES LYRIQUES

RÊVES

GESTES

FLUCTIBUS ET FATIS

INTERMEZZO

ANTEROS

LA VIE INIMITABLE

CARMEN SŒCULARE

350
net 1.50



PQ 2615 U58D8 Humières, Robert
Du désir aux destinées

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

